

Curtis Yarvin : le grand entretien avec l'intellectuel organique de la contre-révolution trumpiste (1ère partie)

AUTEUR Gilles Gressani, Mathéo Malik

IMAGE © Groupe d'études géopolitiques

DATE 5 avril 2025



« Après la pandémie, le monde était mûr : le moment était venu pour la monarchie. Nous avions besoin d'un monarque. »

Nous publions aujourd'hui le premier volet d'un entretien fleuve avec Curtis Yarvin, intellectuel clef de la contre-révolution trumpiste et théoricien influent des Lumières noires.

Curtis Yarvin n'a pas toutes les réponses, mais quand on ne sait pas d'où commencer, abasourdis face aux énormités de l'administration Trump, la réponse est souvent : Curtis Yarvin. Après l'avoir largement commenté et traduit – avant la publication de son « Manifeste formaliste » dans le prochain volume papier de la revue à paraître le 17 avril – nous l'avons invité à passer plus de trois heures au cœur du Quartier latin, à la rédaction du Grand Continent.

Au cours de cet entretien fleuve, nous l'avons interrogé en cherchant à comprendre essentiellement deux choses : comment il explique son influence, le succès de ses théories – à plusieurs égards absolument radicales – au sein de la nouvelle administration américaine et en particulier auprès de la nouvelle élite qui cherche à disrupter l'État fédéral – il nous confie rencontrer plusieurs fois J

D. Vance – et pour quelles raisons le moment contre-révolutionnaire que traverse Washington arrive aujourd’hui avec autant de force.

Dans ce premier volet de notre entretien, Yarvin attaque longuement la gauche et les progressistes en faisant remonter les origines de leur échec aux années 1930. Mais de manière plus inattendue, il pointe une autre cause – qui l’occupera pendant presque une heure. Elle est selon lui plus importante qu’on ne le croit pour expliquer la victoire de Trump : le Covid-19.

Il nous dit :

La pandémie est un moment si marquant que l’une des choses les plus remarquables pour moi à propos des élections de 2024 est que personne ne parle du Covid-19, non pas parce que c’est trop insignifiant – mais parce que c’est trop important.

Pour essayer de comprendre pourquoi, nous avons consacré le premier épisode de cet entretien qui paraîtra en trois parties à cette question.

Pour recevoir les prochains épisodes abonnez-vous

Pour un public européen qui ne connaîtrait peut-être pas vos écrits, pourriez-vous nous introduire à votre théorie politique ?

Curtis Yarvin – Ma théorie n’est pas très différente de celle d’Aristote. La question intéressante n’est pas de savoir comment ces nouvelles théories sont devenues influentes, mais plutôt comment elles ont pu être perdues au cours des 250 dernières années.

Quand les gens me demandent : « Est-ce vous qui avez influencé ceci ? Est-ce vous qui avez influencé cela ? », je leur réponds toujours : « La vérité ne se propage pas comme ça ». N’importe qui peut regarder le ciel et voir qu’il est bleu. Quand on est face à quelque chose de faux, une pure invention, cela vient toujours d’un endroit précis. Mais une découverte, c’est très différent. Lorsqu’on découvre quelque chose, les premières personnes qui en prennent conscience sont celles qui ont elles-mêmes constaté les mêmes choses.

Les gens vivent dans un monde qui semble fonctionner et ils ne se posent aucune question. Quand je reviens à ce vieux post, avec lequel j’ai lancé le blog *Unqualified Reservations*, l’une des premières choses qui m’a convaincu que j’étais sur la bonne voie a été que quelqu’un qui avait travaillé pour le gouvernement américain pendant dix ans me dise : « Je ne m’étais jamais rendu compte de comment fonctionnait vraiment le système avant de te lire. »

Face à tous les maux de notre monde, on pourrait s'attendre à ce que cette prise de conscience se propage beaucoup plus rapidement... C'est comme lorsqu'on grandit. De la naissance jusqu'à 10 ou 11 ans, on voit ses parents comme des dieux. Puis on a 15 ans – j'ai moi-même deux adolescents – et là, on commence à voir ses parents comme des individus, et on constate qu'ils ont des défauts.

J'ai donc encore quelques petites choses à ajouter à ma théorie, mais elles sont beaucoup moins nombreuses que je ne le pensais. Surtout depuis l'arrivée au pouvoir de Trump et Vance, qui tentent d'imposer cette présidence « jupitérienne », comme vous dites en France.

Pourquoi Trump et Vance valident-ils votre théorie ?

Les Américains sont un peu surpris par cette idée que le président soit le chef exécutif de la branche exécutive – comme le stipule pourtant la Constitution – et qu'il prenne cela *vraiment* au sérieux. Mais une fois que l'on prend l'exécutif au sérieux, il est très difficile pour les anciens systèmes de s'y opposer. Elon Musk peut librement écrire sur X : « Si les bureaucrates sont permanents et qu'ils sont au-dessus du gouvernement, alors on vit dans une bureaucratie et non dans une démocratie. »

Si on se réfère au monde politique classique pré-moderne, les trois formes de gouvernement – démocratie, aristocratie, monarchie – sont véritablement trois forces de gouvernement. Ce sont les trois façons dont le pouvoir peut fonctionner.

La Constitution dit seulement qu'il y a trois pouvoirs – elle ne dit pas lequel est le plus fort.

CURTIS YARVIN

Ce que je dis toujours, c'est que si vous voulez comprendre le triptyque « monarchie, démocratie, oligarchie » aujourd'hui, il faut prendre le mot oligarchie et le transformer en « méritocratie », « société civile », « institutions », ou « classe professionnelle-managériale » – PMC, selon l'expression de Barbara Ehrenreich. On comprend en quoi toutes ces choses sont en fait les mêmes.

La démocratie, c'est le pouvoir de la foule, des gens agités. En réalité, la démocratie, c'est le populisme : c'est la force des idées qui se répand en dehors des institutions, dans les rues, même si elles ne sont pas approuvées.

Quand on en arrive à la monarchie, on voit que la bonne façon de penser, ou la façon dont la monarchie existe en tant que force réelle, ce n'est pas vraiment Charles III, mais plutôt... Elon Musk.

Seule l'énergie monarchique, l'énergie qui provient d'un unique point, peut être efficace.

Cela n'a rien à voir avec l'aristocratie. Napoléon était un monarque, Cromwell était un monarque. Il n'est pas nécessaire d'être descendant des trente rois qui ont fait la France pour être un monarque.

Est-il suffisant d'être Donald Trump pour être un monarque ?

Je discutais l'autre jour avec quelqu'un à Washington qui a un travail – en théorie – très important. Il me disait : « Tout est géré depuis le bureau ovale maintenant. Et c'est très efficace. »

Cela ne s'était pas produit depuis l'époque de Franklin D. Roosevelt (FDR). Mais Roosevelt avait la même Constitution que nous.

Or, lorsqu'on se penche sur l'histoire des États-Unis, on constate que le pays redevient de fait une monarchie à peu près tous les 75 ou 80 ans en ce qui concerne son fonctionnement. George Washington : chef exécutif. Abraham Lincoln : chef exécutif. FDR : chef exécutif. Entre-temps, il y a des personnalités fortes, mais personne ne peut s'opposer à Washington. Personne ne peut s'opposer à Lincoln. Personne ne peut s'opposer à Roosevelt, surtout pendant la guerre.

Si on s'intéresse à ce système, d'une certaine manière, le véritable génie de la Constitution américaine – et Franklin Roosevelt le dit dans son premier discours inaugural – c'est qu'il s'agit d'une Constitution mixte. Tous les éléments sont présents. Mais l'équilibre entre eux n'est pas fixe – il peut bouger.

En d'autres termes : la Constitution dit seulement qu'il y a trois pouvoirs – elle ne dit pas lequel est le plus fort.

Pourquoi assisterions-nous précisément aujourd'hui au retour d'une « énergie monarchique » ? Quelles seraient les causes externes — voire la raison d'être de ce que vous considérez être un changement historique ?

Il existe un clivage majeur entre les historiens. D'un côté, il y a ceux qui croient en de grandes forces impersonnelles, à l'image de la psychohistoire

d'Isaac Asimov ou de l'école des Annales en France qui se concentre entièrement sur des forces économiques et culturelles abstraites...

D'autres historiens – même si c'est moins à la mode – croient que l'histoire dépend des individus. Qu'un seul homme – Napoléon par exemple – crée la France, ou crée la France moderne. L'un des ouvrages qui m'a le plus influencé est français – bien que je l'aie lu en anglais. Il s'agit des *Origines de la France contemporaine* d'Hippolyte Taine. Son analyse de Napoléon est incroyable. En ce qui me concerne, je pense clairement que les individus peuvent faire une énorme différence et changer l'histoire.

Pensez-vous que Donald Trump est de cette trempe ?

Oui, Trump en est de cette trempe. Musk aussi. Je pense que nous verrons la même chose de la part de Vance avec le temps. Et peut-être que Vance en est déjà. Tout cela se rejoint.

Mais il faut aussi chercher à identifier les forces qui rendent l'action de ces hommes possible : un grand homme a toujours besoin d'une opportunité.

D'une certaine manière, 2020 est un autre des « Great Awakenings » des États-Unis, une nouvelle vague.

CURTIS YARVIN

Est-ce que vous identifiez un moment précis ?

Oui, quelque chose de très étrange s'est produit il y a quelques années – qui a créé cette opportunité.

Quoi ?

En 2019, en Chine, quelqu'un a fait tomber un tube à essai. Et le monde entier a changé.

Pouvez-vous développer ?

La vie de tout le monde a changé. Parce que quelqu'un a fait tomber un tube à essai dans un laboratoire P4. Je crois que c'était le chercheur Ben Hu, mais je ne suis pas sûr. On finira bien par le savoir à un moment.

Vous connaissez l'expression « Great Awakening » ? Elle est utilisée pour désigner les périodes où l'Amérique est gagnée par une ferveur religieuse. Avec le Covid-19, nous en avons connu une nouvelle.

D'une certaine manière, 2020 est un autre des « Great Awakenings » des États-Unis, une nouvelle vague.

Plus précisément, c'est un « great awakening ».

Pourquoi ?

Est-ce que le nom de James Lindsay vous dit quelque chose ? C'est un écrivain américain. Il parle de la « droite woke ». C'est l'une de mes *nemesis*. Il pense que tous ceux qui sont à sa droite sont des nazis. Il n'est pas le seul à penser ça et il a décrété que nous étions des nazis – mais aussi des gauchistes. Il faut comprendre que, pour lui, les nazis sont aussi de gauche. Il dit donc que les gens comme moi font partie de la « woke right ». Je n'invente rien. Et puis il souligne que les nazis se décrivent aussi comme « woke », apparemment – à ce point de son raisonnement je suis allongé par terre tellement je ris...

Bref, quoi qu'il en soit, il s'est passé quelque chose à ce moment-là – politiquement – qui était incroyable.

Le Covid a inauguré la phase terminale de la gauche.

Pourquoi la gauche en particulier ?

C'est une longue histoire.

Nous avons le temps.

L'histoire de la gauche américaine est fascinante.

En gros, on a d'un côté la *Old Left*, qui est la gauche communiste, la gauche du parti communiste américain, le CPUSA. Les parents de mon père étaient au CPUSA. C'est toute une façon de penser. C'est un monde que je connais assez bien – et c'est un monde tout à fait intégré à l'élite américaine. Si on en recherche les racines, il faut tout remonter jusqu'à John Reed. C'est-à-dire à la vieille gauche des années 1930. Elle se constitue en front populaire. Elle devient très puissante. C'est la période à laquelle le communisme américain est le plus puissant – les années 1930 sont en quelque sorte l'apogée de cette *Old Left*.

Mais plusieurs incidents vont la mettre en difficulté.

Le premier est le pacte Molotov-Ribbentrop, par lequel Staline ordonne à ses partisans de faire cette volte-face par rapport à l'Allemagne. Beaucoup de gens n'arrivent pas digérer cela après la guerre. Le second est la « lettre Duclos ». Par le biais d'une lettre écrite par Jacques Duclos, Staline purge les dirigeants du Parti communiste américain – Earl Browder et d'autres ^①.

C'est ce qu'on appelle des coupes drastiques, n'est-ce pas ?

Puis la guerre froide commence. Les libéraux américains – il y a deux types de gauches aux États-Unis à l'époque du Front populaire : les libéraux de FDR et les communistes qui travaillent pour Staline – pensent que Staline travaille pour eux. Mais ils ont tort. On ne saura jamais ce que Franklin Roosevelt lui-même en aurait pensé, parce qu'il est mort avant – et il a laissé cet homme très médiocre, Harry Truman, aux commandes.

Toujours est-il qu'il avait laissé derrière lui une équipe incroyable qui a véritablement pu prendre les commandes du pays. C'est en 1945 que le système américain subit sa transition : c'est la naissance de l'État profond (*deep state*).

Qu'est-ce que « l'État profond » pour vous ?

Ce qu'on appelle l'État profond, en gros, c'est la monarchie personnelle de FDR – sans le roi.

Et ces gens-là sont géniaux. Ils sont incroyablement compétents. Ce sont des start-uppers avant la lettre. Ont-ils pris de mauvaises décisions ? Je pense que oui. Ont-ils aussi fait des choses graves ? Je pense que oui – mais ils étaient très bons dans leur travail.

Pour vous, cet État profond est une oligarchie.

Oui. Et c'est une bureaucratie.

Quelle serait la différence ?

Il n'y a pas de différence : la bureaucratie est une forme d'oligarchie.

Il existe une autre sorte d'oligarchie qui est la kleptocratie. C'est ce que l'on voit en Europe de l'Est par exemple. Je pense que Poutine est en réalité très faible et, sous son pouvoir, il y a clairement cette ploutocratie. La ploutocratie désigne la même chose. Les barons voleurs aux États-Unis. C'est un type d'oligarchie complètement différent mais cela reste une oligarchie.

L'oligarchie implique simplement le règne de la minorité, mais il peut y avoir des espèces très différentes de minorités.

Ce qu'on appelle l'État profond, en gros, c'est la monarchie personnelle de FDR
— sans le roi.

CURTIS YARVIN

Vous n'avez pas terminé votre grande histoire de la gauche...

C'est vrai, poursuivons. La gauche se divise en deux en 1945.

Les libéraux et les communistes se font la guerre, mais ils s'allient toujours contre les maccarthystes. Un libéral dans les années 1950 est un anticommuniste. Il est en concurrence avec les communistes pour la suprématie sur l'idée de progressisme. Cela dure de 1945 à 1956.

En 1956, plusieurs choses se produisent. Il y a le rapport secret de Khrouchtchev et il y a la Hongrie. À ce moment-là, il devient très difficile pour n'importe qui ayant un tant soit peu d'honneur d'appartenir au Parti communiste – même si je dois dire que mes propres grands-parents se sont accrochés jusqu'aux années 1970. Donc en 1956, il y a un changement majeur. C'est vraiment à ce moment-là que les racines de la *New Left* sont plantées, dans les années 1960.

Si l'on considère la gauche comme une maladie – peut-être que vous vous souvenez du film *Z* de Costa Gavras, et de la conférence au début où l'officier militaire parle de « mildiou » – si on la voit comme une sorte de cancer, la *Old Left* est centralisée. Quand McCarthy essaye de s'en prendre à elle, c'est une très mauvaise surprise. Cela ne marche pas du tout, pour personne. Déjà, parce qu'entre un communiste et un libéral, en 1944, il n'y a aucune différence. Ils vont aux mêmes soirées. Alors les libéraux regardent McCarthy et se disent : « mon ami perd sa carrière parce qu'un jour il est allé dans la mauvaise soirée ? C'est injuste ». Les maccarthystes essayent d'attaquer le Parti communiste en tant qu'organisation centrale. C'est comme s'ils essayaient de couper la tumeur. Mais que faire si la tumeur s'est propagée et que vous avez maintenant tous ces germes dans tout le corps ? Que faire de cela.

C'est à ce moment que se révèle la nature de la *New Left* : elle n'a pas de centre. Tout est décentralisé, métastasé. C'est une gauche de l'esprit plutôt qu'une gauche organisée. C'est la gauche hippie.

C'est la gauche non pas de mes grands-parents mais de mes parents.

Une bonne illustration de ce changement réside dans ce que l'on appelle aux États-Unis le mouvement pour les droits civiques. En gros c'est une répétition du mouvement des droits civiques des années 1920 et 1930, qui était dirigé par le PCUSA.

Il y a une petite expérience intéressante à faire à ce propos. Si vous cherchez sur Wikipédia le nom de Stanley Levison, vous verrez qu'il a été, jusqu'en 1956, le directeur financier du Parti communiste. En 1956, il laisse tomber. Au lieu de cela, il s'en va et il trouve un obscur pasteur noir qui vient juste d'obtenir son doctorat avec une thèse plagiée – Martin Luther King – et il crée le mouvement des droits civiques. L'une des choses les plus drôles sur Wikipédia, c'est que si vous allez sur la page web de Stanley Levison, on y dit toute la vérité sur lui, y compris qu'il a créé le SCLC (Southern Christian Leadership Council), qui est l'organisation de King. Il crée le SCLC, il l'organise. Il écrit tous les discours de King. C'est l'homme qui tire les ficelles. Mais si vous allez sur la page Wikipédia consacrée au SCLC, il n'y a aucune mention de Stanley Levison.

La *Old Left* devient ainsi la *New Left* : le serpent change de peau. La gauche devient cette chose décentralisée, invertébrée. Elle devient, à proprement parler, un mouvement – dans les années 1960, on parlait d'ailleurs du Mouvement avec un M majuscule.

Chez vous, les *soixante-huitards* – désolé si je massacre votre langue – en sont un bon exemple. Ils ont été d'une importance majeure. Faire partie de ce mouvement, c'était comme une sauvage sensation d'être vivant.

Une nouvelle énergie.

Il s'agit seulement d'une question « d'énergie » ?

À vingt ans, on se sent toujours vivant. Mais c'était encore plus vrai à l'époque qu'aujourd'hui.

Faire partie du mouvement de la gauche communiste des années 1930, c'était comme créer ce nouveau monde. C'était juste incroyablement exaltant. Les gens de notre époque ne peuvent même pas imaginer quelque chose de plus exaltant que 1967 ou 1968.

Cette exaltation de la *New Left* est aussi une exaltation révolutionnaire. C'est ce sentiment extraordinaire. Et cela crée une génération qui porte en elle l'énergie d'une oligarchie.

C'est une énergie dans laquelle une minorité se sent non seulement le droit mais le *devoir* de gouverner. Elle sent qu'elle est meilleure, qu'elle est au-dessus du reste.

C'est ainsi que l'élite américaine perçoit les masses populaires des États-Unis.

Selon vous, dans les années 1960, une minorité révolutionnaire s'empare du pouvoir en Amérique ?

Oui.

Mais l'oligarchie est toujours terrifiée par la démocratie.

Ils ont peur des paysans avec des fourches. Ils ont peur de la foule, des masses. Ils savent qu'ils sont les ennemis de ces gens. Ils vivent dans la peur que ces gens se rassemblent et se rendent compte que ce très petit nombre d'aristocrates – parce que l'aristocratie est un autre mot pour parler de la même chose – va juste être déchiquetée par ces paysans, presque physiquement. Ils ont en tête la prise de la Bastille. Cela les amène à développer des idées qui sont très hostiles envers les masses.

Quelles idées ?

Les idées de la *New Left* sont beaucoup plus radicales que celles de la *Old Left* à bien des égards. Parce que la *New Left* prend les principes de la *Old Left* complètement au sérieux.

Ils ont eu l'occasion de constater que la *Old Left* se prêtait allègrement à ce que mon défunt ami Lawrence Auster⁽²⁾ appelait l'*unprincipled exception*⁽³⁾ : la gauche n'appliquait pas pleinement ses propres principes. Par exemple : « je suis marxiste, je crois en l'égalité, mais je ne crois pas aux classes ». Sinon, pourquoi mes trains ont toujours des services de première, de deuxième et de troisième classe ?

La *New Left* ne veut pas de cela. Elle se radicalise. Si l'on pousse ces principes à l'extrême, on obtient Pol Pot, qui est lui-même issu de cette sorte de communiste tardif.

L'oligarchie est toujours terrifiée par la démocratie.

CURTIS YARVIN

Autrement dit : les idées qu'on appelle « *woke* » n'émergent pas en 2012, on peut retracer leur origine cent ans auparavant. Ces idées « *woke* » sont déjà enseignées dans les universités. Je les ai moi-même rencontrées à l'université de Brown au début des années 1990 et elles étaient déjà

importantes là-bas même si elles n'étaient pas totalement dominantes. Au fil du temps, par étapes avec des mouvements d'aller-retour, elles deviennent totalement dominantes.

Mais c'est précisément là que le bât blesse : leur hégémonie est ce qui les détruit.

En quel sens ?

En gros, quand la *Critical Race Theory* est ésotérique, le charme opère : une oligarchie a besoin d'idées ésotériques. Elle a besoin d'idées qui lui sont propres et que les masses ne partagent pas. C'est comme avec l'électricité : pour que le courant circule, il faut un différentiel de tension. Pour qu'une cascade coule, il faut de l'eau au-dessus qui va vers de l'eau en-dessous.

Pendant cinquante ans, ces idées ont très bien marché avec ce système.

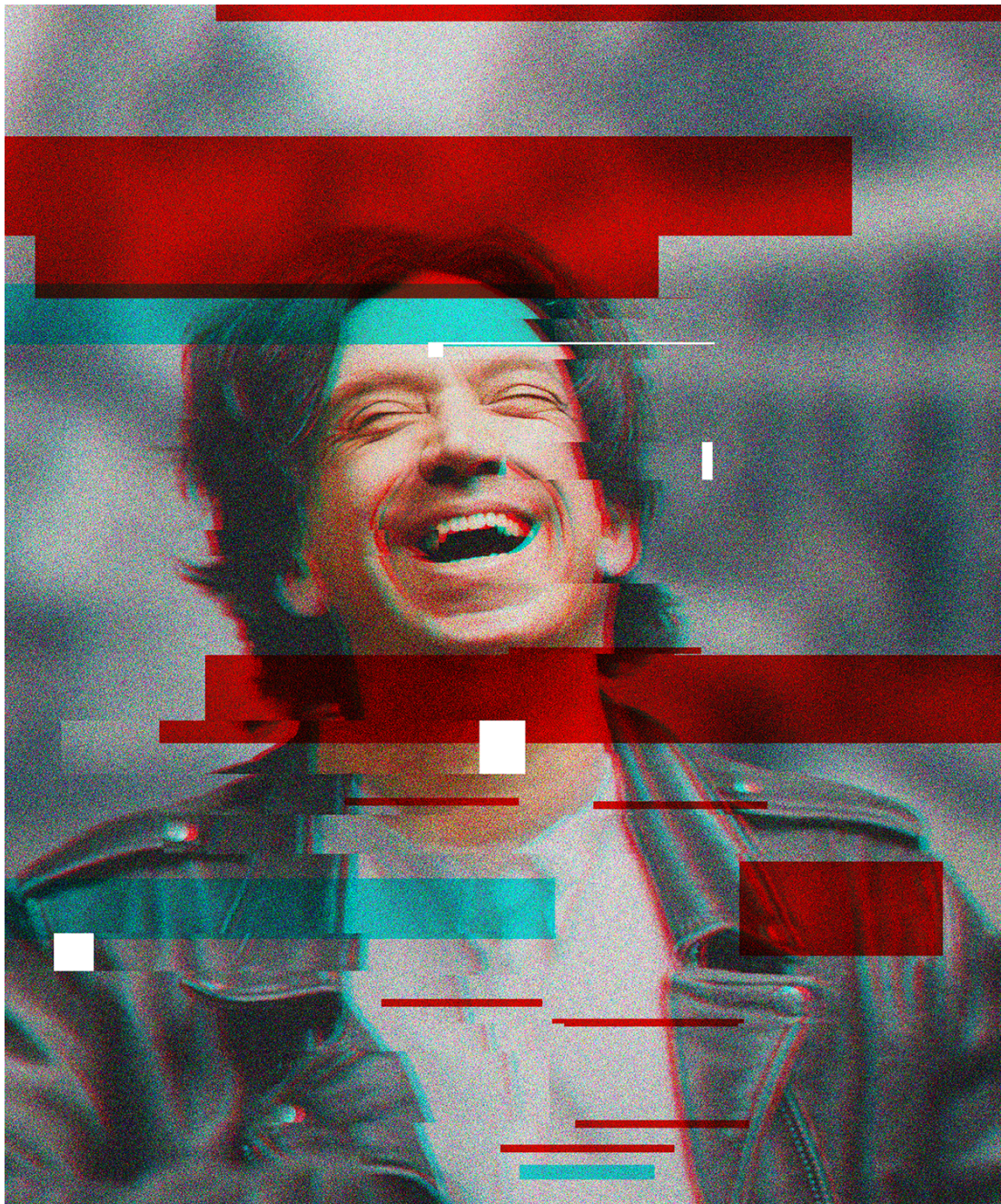
Imaginons : vous avez un enfant. Il est intelligent, il grandit dans l'Ohio – ou n'importe où ailleurs. Il ne voit pas ces idées, il ne les connaît pas. Il va dans une *megachurch* chrétienne – ou n'importe quelle autre église. Puis il a des bonnes notes aux examens. Il va à Harvard et soudain, il est percuté par le monde de Foucault et de Derrida. Cela crée un différentiel, un changement, une distinction qui est tout à fait essentielle pour la survie de cette aristocratie. Or quand l'aristocratie et ses idées triomphent complètement, elle devient incapable de créer ce type de conversion d'énergie.

Autrement dit : quand tout le monde en Ohio a un panneau Black Lives Matter sur sa pelouse – Black Lives Matter est mort.

Parce qu'au fond, ce que ce panneau dit vraiment, c'est : je suis meilleur et différent de toi. Je suis plus éclairé que toi. Je suis plus « *woke* » que toi. Je me suis éveillé et toi, tu dors.

Mais c'est le problème de fond : une fois que ces idées sont devenues banales pour tout le monde, la force qui les anime n'est pas – du moins, pour moi – la force de la vérité. C'est la force du « je suis meilleur que toi ».

C'est pour cela que quand ces idées deviennent accessibles à tous, quand elles triomphent, en fait, elles perdent. Parce que la force qui les génère est déjà dépassée.



« L'oligarchie est toujours terrifiée par la démocratie. Ils ont peur des paysans avec des fourches. Ils ont peur de la foule, des masses. Ils savent qu'ils sont les ennemis de ces gens. Ils vivent dans la peur que ces gens se rassemblent et se rendent compte que ce très petit nombre d'aristocrates — parce que l'aristocratie est un autre mot pour parler de la même chose — va juste être déchiquetée par ces paysans, presque physiquement. Ils ont en tête la prise de la Bastille. Cela les amène à développer des idées qui sont très hostiles envers les masses. » © Groupe d'études géopolitiques

Et vous voyez cela se produire aujourd'hui ?

L'une des choses les plus incroyables à propos du phénomène Trump-Vance — il est encore trop tôt pour parler de révolution — c'est qu'il a lieu sans aucune confrontation.

Il faut se rappeler de 2017 : des manifestations énormes, des émeutes pendant l'investiture, et une violence inouïe en 2020. Je crois qu'à un

moment donné Trump a dû être emmené dans le bunker de la Maison-Blanche car les manifestants menaçaient de l'assaillir. Tout cela se produit alors que Trump, en réalité, ne fait presque rien pour perturber le bon fonctionnement du gouvernement.

Aujourd'hui, il est en train de tout démanteler, de tout détruire. Et c'est à peine si ceux qui se soulevaient hier poussent un petit couinement. Il y a bien quelques groupes de personnes, des personnes âgées souvent, qui agitent des pancartes en essayant de retrouver ce qu'elles ressentaient en 1968. Mais cela ne marche tout simplement pas. Ce ne sont que de vieilles personnes, qui font des choses de vieilles personnes, et que les enfants d'aujourd'hui regardent hébétés.

Mes enfants ne peuvent même pas imaginer le monde de 1968. En fait, ils ne peuvent même pas imaginer le monde de 2017. L'énergie a disparu.

Il n'y a pratiquement pas de résistance.

Quand tout le monde en Ohio a un panneau Black Lives Matter sur sa pelouse
— Black Lives Matter est mort.

CURTIS YARVIN

Cela montre une chose que je dis depuis longtemps : plus on agit avec résolution – pas avec plus de violence, mais avec plus de résolution – plus la résistance est faible.

Les bons parents ne sont pas ceux qui crient après leurs enfants ou qui les frappent, mais ceux qui sont fermes et clairs et qui savent où ils vont.

Si vous êtes fermes, clairs et que vous savez où vous allez, les gens vous suivront.

C'est la théorie de l'autorité d'Alexandre Kojève...

...et celle de Carl Schmitt aussi ! Si Kojève et Schmitt sont d'accord sur quelque chose, comment pourraient-ils avoir tort ?

Désolé, c'était une longue digression.

Revenons-en à ce « tube à essai » en Chine. Que se passe-t-il exactement en 2020 pour créer les conditions de cette révolution culturelle ?

Le Covid-19 et George Floyd ont lieu à peu près au même moment.

La frénésie George Floyd se répand dans le monde entier. C'est absolument incroyable. En Islande, ils se sentent personnellement concernés par George Floyd. C'est la chose la plus drôle qui soit pour un Américain. George Floyd est en France, George Floyd est partout. Et il y a un arc historique qui va de l'affaire des Scottsboro Boys, de l'affaire Sacco et Vanzetti, directement jusqu'à George Floyd. C'est la même chose à un siècle d'intervalle.

La relation entre George Floyd, le « wokisme » et la pandémie est relativement subtile.

Mais je pense que le Covid permet tout. Il permet un état d'urgence. Il balaye tout sur son passage.

La pandémie est un moment si marquant que l'une des choses les plus remarquables pour moi à propos des élections de 2024 est que personne ne parle du Covid-19 – non pas parce que c'est trop insignifiant, mais parce que c'est trop important.

Le Covid est aussi le moment où l'infrastructure numérique devient existentielle. N'est-ce pas là la différence entre la première et la deuxième administration Trump — aujourd'hui, la nouvelle Silicon Valley est entrée à la Maison Blanche ?

Ce n'est pas que ces mêmes personnes n'existaient pas ou n'étaient pas importantes il y a huit ans.

La vraie différence, c'est qu'il y a huit ans, Elon Musk était un centriste libéral.

Ce qui est important avec les gens de la *tech*, c'est qu'ils ne sont pas culturellement conservateurs.

Prenez la vie privée d'Elon Musk : ce n'est pas un catholique, ce n'est pas un chrétien. C'est plutôt quelque chose du style : « je vais faire des enfants avec des ordinateurs ». Ces gens ne sont pas du tout conservateurs et c'est ce qui leur permet – comme à toute jeune élite montante – de sentir grandir en eux une confiance nouvelle.

C'est très important pour une élite de se sentir le droit de gouverner.

Or en l'occurrence, elle ressent non seulement le droit de gouverner mais – comme la gauche jadis – le *devoir de gouverner*.

Pourquoi pensez-vous que ce sentiment a joué un rôle si important dans le contexte de la pandémie ?

Prenons une bonne vieille monarchie héréditaire américaine : le *New York Times*.

En 2020, ce royaume est gagné par un mal. Une énergie frondeuse se diffuse dans les couloirs de la rédaction. Ces jeunes « woksters » pensaient : « nous devons tous être 'wokes'. Qui s'intéresse aux valeurs journalistiques traditionnelles, à l'impartialité ou autre ? C'est pour nos grands-parents. Nous sommes inspirés. Nous voyons la lumière. Nous nous sommes éveillés et nous allons dire la vérité telle qu'on la voit – même dans de simples enquêtes d'actualité ».

L'un des effets de ce phénomène a été la couverture des sujets scientifiques par le *Times*.

Au début des années 2020, ces frondeurs ont en fait organisé la purge des anciens rédacteurs scientifiques comme Nicholas Wade ou Donald McNeil Jr – qui avaient le prestige et le sérieux nécessaires pour poser des questions difficiles à leurs sources.

Alors, quand la virologie crée une pandémie qui s'étend sur le monde entier – puis la dissimule comme on le sait aujourd'hui – et qu'ensuite elle est chargée de régler cette même pandémie, cela devrait être l'enquête de la décennie, voire du siècle.

Les anciens journalistes auraient réussi à la faire sortir. Mais ils ont été éliminés par les jeunes *woksters*. Je pense à des gens comme Apoorva Mandavilli, qui essentiellement remplace Nicholas Wade sur ces sujets. Mandavilli est captive de ses sources, mais elle doit quand même faire son reportage. Elle connaît les virologues et elle les croit lorsqu'ils affirment avec autorité : « ceci est la vérité ».

C'est cette génération qui couvre le Covid. Et je pense que cela rend le *New York Times* vraiment beaucoup plus faible.

On a un peu de mal à voir le lien entre la pandémie, le New York Times... et le pivot monarchique de Trump.

Le Covid est arrivé parce que les virologues régissent la virologie.

Quand les virologues régissent la virologie, ils sont en conflit d'intérêt. Pour moi, voilà l'histoire du Covid : on ne peut pas laisser le virologue régenter la virologie.

C'est l'affaire du siècle. C'est une affaire d'une importance énorme et révolutionnaire. C'est l'équivalent du collier de la Reine pendant la Révolution française. C'est l'équivalent de Tchernobyl. C'est une affaire qui implique tout un régime – et la façon de conduire ce régime.

Après le Covid-19, tout le monde se dit : « Ça ne peut pas continuer. Il y a un problème ».

Le problème central, pour moi, c'est que pendant le Covid, le système américain ne peut pas imaginer un monde où quelqu'un qui n'est pas virologue puisse dire au virologue : « Ça ne peut pas continuer. Il y a un problème ».

Quel était ce problème ?

La véritable histoire du Covid est fascinante.

Elle commence – comme dans toute bureaucratie – par une demande de subvention.

Dans leurs petits messages Slack qui ont été révélés plus tard, on découvre que ces mêmes virologues qui ont dissimulé les origines proximales regardaient une demande de subvention appelée DEFUSE – je n'invente rien. Ils disent en gros : « c'est une recette pour le Covid, on va assembler ce virus et il va avoir un *site de clivage de la furine*. On va utiliser cet enzyme pour assembler le virus. On va le construire en six morceaux avec cet enzyme. » Ils disent littéralement : « Voici ce virus, il est construit à partir de ces six morceaux et il a un site de clivage de la furine. » À ce stade, c'est déjà un signal d'alarme. Et SRAS-Cov-1 arrive ⁽⁴⁾.

Le SRAS-1 est un événement tout à fait naturel. Un virus très dangereux se propage, passe des chauves-souris aux civettes, puis aux humains. Comme beaucoup de ces virus, on constate que le mieux il est adapté à la population, le moins il est dangereux. Or ce virus-là est mal adapté. Donc il ne se propage pas très bien. Il tue environ 20 % des personnes qui l'attrapent. Il est très dangereux. Et parce qu'il est très dangereux, il est très important.

Il y a huit ans, Elon Musk était un centriste libéral.

Important pour la science vous voulez dire ?

J'ai été un informaticien – un domaine certes très différent. Je me disais à l'époque : « ce système est dégoûtant. Je dois en sortir. » Parce que cela me rappelait la bureaucratie dans laquelle travaillaient mes parents. Ce n'est pas de la science, c'est de la bureaucratie. Dans cette bureaucratie, quand vous voulez faire quelque chose, vous demandez un financement. Et quand vous demandez un financement, vous devez dire : « je résous un problème important. »

Après le SRAS-1, les coronavirus de chauve-souris sont devenus un problème important.

Je ne sais pas si vous avez vu le film *Contagion* de Steven Soderbergh. C'est vraiment excellent de le voir après le Covid. Je l'ai regardé avec ma femme avant qu'elle ne décède – pas du Covid – pendant le Covid. Peut-être que le vaccin l'a tuée – je ne sais pas, mais probablement pas, sa santé était très fragile. Puis je l'ai regardé avec mes enfants après le Covid.

Contagion c'est comme le Covid vu à travers un miroir déformant. Ils ont des confinements, des pénuries, etc. Le virus dans *Contagion* est un coronavirus de chauve-souris. Le conseiller technique du film *Contagion* s'appelle W. Ian Lipkin. Et Lipkin est l'un des virologues qui étudient les coronavirus de chauve-souris.

Voilà comment on en arrive là : les virologues reçoivent toutes ces subventions pour étudier les coronavirus de chauve-souris à cause du SRAS-1.

Mais il y a un problème. Les coronavirus infectent les chauves-souris. Il faut beaucoup de coïncidences et de mutations pour qu'ils infectent les humains et qu'ils deviennent vraiment efficaces pour les infecter. Il faut vraiment travailler dur.

La thèse de la subvention est donc que ces virus sont importants. Ils pourraient muter pour infecter les humains. Bien sûr, c'est toujours une question de hasard : pour prouver que ces virus sont importants, dangereux, on va les faire muter en laboratoire pour les rendre plus dangereux. Ensuite, on dira dans notre article : « ces virus pourraient être très dangereux s'ils mutaient pour inclure un *site de clivage de la furine* ».

C'est comme si un jour, vous rentrez à la maison tombez nez-à-nez avec votre fils de 11 ans en train de mettre le feu aux rideaux de la cuisine. Vous lui demandez : « Henry, pourquoi fais-tu cela ? » Et il répond : « la science nous dit que les incendies domestiques sont très dangereux. Et plus de 40 % d'entre eux commencent dans la cuisine. Que se passerait-il si les rideaux de la cuisine pouvaient prendre feu ? Est-ce qu'on pourrait sortir ? Est-ce que le chien pourrait sortir ? »

Puis vous réalisez qu'on a un problème. Comme dit le titre du film : *We Need to Talk About Kevin*.

L'histoire du Covid-19 est en grande partie une histoire de « We Need to Talk About Kevin ».

Kevin étant... la science ? le gouvernement ?

J'aime follement la science. Comme on dit aux États-Unis, on lui fait confiance pour se gouverner elle-même. Qui, à part les virologues, va nous dire quelle virologie on doit financer ?

Si les virologues définissent ce qu'est la virologie à financer – dans le cadre d'une subvention qui s'appelle *littéralement* DEFUSE – ils vont peut-être au-delà de la recherche du problème et ils se peut-être lancent dans la création du problème et commencent à faire des choses folles.

Le programme de recherche sur le coronavirus des chauves-souris s'appelait « Predict ». Il était dirigé par Fauci au plus haut niveau, et ce type Peter Daszak en-dessous de lui.

L'idée générale était la suivante : « nous allons prédire que des coronavirus de chauves-souris pourraient apparaître. » On l'a prédit, mais est-ce que cette recherche a été d'une quelconque utilité quand c'est arrivé ? Non, elle n'a pas été utile du tout.

Après le Covid, le monde avait besoin d'une personne capable de dire « non »
aux virologues...

CURTIS YARVIN

Si vous lisez l'appel à projets de DEFUSE^①, il comporte deux parties. La première dit en substance : « nous allons assembler un coronavirus de chauve-souris qu'on va rendre aussi dangereux que possible ». Et cela ne dit pas qu'ils le feront dans des conditions sûres.

Lorsqu'on regarde leurs messages Slack, ils disent qu'en théorie, cela devrait être fait dans des conditions P4, mais qu'en réalité, c'est beaucoup moins cher de le faire en Chine. C'est insensé. C'est la catastrophe parfaite.

Ils avaient en fait un plan pour résoudre le problème du coronavirus des chauves-souris. Cela impliquait *des oursons en gélatine*.

Des quoi ? !

Des petits bonbons. Je n'invente rien, je le jure devant Dieu. Quand je m'en rappelle maintenant, tout cela me semble tellement ridicule, mais je sais que je ne l'ai pas lu dans un rêve. Vous pouvez aller lire ce document. C'est absolument vrai. En gros, cela disait : « on va aller dans les grottes des chauves-souris, on va y mettre des oursons en gélatine dans lesquels il y aura du vaccin ; les chauves-souris vont les manger ; cela va guérir toutes les chauves-souris – et c'est comme ça qu'on va résoudre le problème ».

C'est complètement fou.

Essayons de résumer ce que vous essayez de nous dire : pour vous, le Covid-19 serait dû à la bureaucratie ?

J'ai un point de vue amusant sur la question.

Dans une autre vie, je suis informaticien et entrepreneur. J'ai cette chose qui s'appelle Urbit, sur laquelle je travaille depuis vingt ans. C'est très ambitieux, et je traite régulièrement avec des investisseurs en capital-risque. Je viens d'ailleurs d'obtenir le financement d'Andreessen-Horowitz pour ce projet – ce qui a été très difficile. Marc Andreessen ne vous donne pas d'argent juste parce que vous êtes son ami. Cela ne marche pas ainsi.

Lorsqu'on est un technicien qui cherche à lever de l'argent dans la Silicon Valley et qu'on dit « j'ai une idée avec un vrai apport scientifique », c'est en fait très décevant au début parce que les investisseurs ne s'intéressent même pas à la science. Pas du tout. Ils préfèrent largement regarder les vêtements que vous portez parce qu'ils veulent savoir quel genre de personne vous êtes.

Quoi qu'il en soit, si l'on avait présenté cette demande de subvention à un investisseur en capital-risque totalement profane en matière de la virologie, il aurait dit : « c'est de la folie. Sortez de mon bureau. »

En 2020, le problème est qu'il n'y avait personne pour arrêter les virologues.

Ainsi allait le système : les virologues vont s'occuper de la virologie ; les chimistes vont s'occuper de la chimie ; les chercheurs sur la maladie d'Alzheimer vont s'occuper de la recherche sur la maladie d'Alzheimer, etc.

Je discutais récemment avec un ami qui travaille à l'intersection entre la physique et l'informatique. Il m'expliquait comment la théorie des cordes en physique était devenue très à la mode et comment elle avait pris le contrôle de tout le domaine. Il m'expliquait qu'on n'avait pas idée de la gravité de la situation. Les gens écrivent des articles dont le contenu n'a rien

à voir avec la théorie des cordes, puis ils le recouvrent d'un peu de théorie des cordes pour que ce soit nominale de la théorie des cordes. Ensuite, ils vont à un colloque sur la théorie des cordes où tous les articles sont censés porter sur cela, mais n'ont en fait rien à voir. Mais il faut *faire comme si* c'était de la théorie des cordes.

C'est ce qui se passe après quatre-vingts ans ou cent ans si vous laissez la science se gouverner elle-même.

Cela nous ramène à la question de Thomas Hobbes : « quis interpretabitur » ? Pensez-vous qu'il faut gouverner la science ?

Exactement.

Et après la pandémie, le monde était mûr : le moment était venu pour la monarchie. Nous avons besoin d'un monarque.

Après le Covid, le monde avait besoin d'une personne capable de dire « non » aux virologues...

La deuxième partie de cet entretien paraîtra samedi prochain et portera sur la théorie de l'autorité et du pouvoir de Curtis Yarvin. Pour la recevoir en avant-première, abonnez-vous au Grand Continent

SOURCES

- ① En 1945, avec la fin de la grande alliance et le début de la guerre froide, le « browderisme » est attaqué par le reste du mouvement communiste international. En avril 1945, la revue théorique du Parti communiste français, Les Cahiers du communisme, publie un article du dirigeant français du parti, Jacques Duclos, déclarant que les convictions de Browder sur un monde d'après-guerre harmonieux sont « des conclusions erronées qui ne découlent en aucune façon d'une analyse marxiste de la situation ». Les communistes américains prennent ensuite conscience que la lettre de Duclos a été initiée par la Russie, qui était largement coupée du monde depuis qu'elle avait liquidé le Komintern en 1943. Ils ont aussi estimé que Duclos n'avait aucune raison de critiquer l'activité d'un parti frère. De plus, Duclos citait directement la lettre Foster-Darcy, un document connu seulement d'une poignée de hauts dirigeants du parti américain, dont une copie avait été envoyée à Moscou.¹
- ② Lawrence Auster (1949-2013) est un essayiste américain conservateur, qui s'auto-décrit comme raciste et préoccupé par « la cause de la race blanche ». Voir par exemple : « The cause of the white race will not go away », Lawrence Auster, View from the Right, 5 mars 2009.¹
- ③ Sur son blog View from the Right, Lawrence Auster définissait l'« unprincipled exception » comme « une valeur ou une affirmation non libérale, non explicitement identifiée comme non libérale, que les libéraux utilisent pour échapper aux conséquences gênantes, personnellement préjudiciables ou suicidaires de leur propre libéralisme sans remettre en question le libéralisme lui-même. » « The Unprincipled Exception defined », Lawrence Auster, View from the Right, 14 juin 2006.¹

- ④ Thomas P. Peacock et al., « The furin cleavage site in the SARS-CoV-2 spike protein is required for transmission in ferrets », Nat Microbiol 6, 899–909, 2021.[↑]
- ⑤ « Project DEFUSE : Defusing the Threat of Bat-borne Coronaviruses », EcoHealth Alliance, Mars 2018.[↑]

Curtis Yarvin : la monarchie et Donald Trump (2ème partie de l'entretien fleuve)

AUTEUR Gilles Gressani, Mathéo Malik

IMAGE © Groupe d'études géopolitiques

DATE 12 avril 2025



« Chaque révolution dépend d'un groupe de gens jeunes et talentueux prêts à se surpasser. En ce moment, Washington grouille de ces jeunes loups révolutionnaires. »

Dans le deuxième volet de notre entretien fleuve avec Curtis Yarvin, nous avons essayé de comprendre la théorie du pouvoir de celui qui inspire la nouvelle élite réactionnaire qui veut subvertir la démocratie américaine.

Dans la semaine qui a vu la guerre commerciale embraser les marchés, Curtis Yarvin offre une clef d'explication – encore trop négligée – pour comprendre les objectifs stratégiques de la Maison-Blanche de Donald Trump : « Le véritable pouvoir exécutif n'a que faire des marchés. À Wall Street personne n'est vraiment prêt à s'opposer à Trump. »

Dans le premier épisode de cet entretien fleuve, l'intellectuel organique du trumpisme formulait déjà une première intuition :

« Kojève et Schmitt sont d'accord sur quelque chose, comment pourraient-ils avoir tort tous les deux ? »

Nous avons cherché à en savoir plus sur ce « quelque chose ». Sur quelle base faut-il comprendre la contre-révolution menée par Trump et le mouvement

MAGA à Washington ? Comment explique-t-il le caractère apparemment si puissant, rapide et radical de cette contre-révolution ? Est-elle l'incarnation de sa théorie du pouvoir ? Qui la porte et sur qui a-t-il vraiment de l'influence ?

De l'éloge du PCC et de Mao à l'importance de Gordon Ramsay, en passant par Pompée, le « dux » Mussolini, « Big Balls » et les jeunes hommes du Doge, les réponses de Curtis Yarvin – longues, parfois décousues, souvent digressives et ponctuées d'anecdotes – convergent toutes vers une même direction.

« Tout commence quand vous entrez dans une pièce et que, grosso modo, vous faites à peu près ce que vous voulez. Vous dites simplement : « Fais ça ». Vous virez les gens qui ne vous obéissent pas. Et tout à coup, comme par magie, tous les autres courbent l'échine et vous disent : « Oui, monsieur ». Et voilà : vous avez établi votre pouvoir.

Il y a un thème qui revient souvent depuis le début de cette conversation : celui des élites et de leur composante techno-césariste. Vous avez dit à plusieurs reprises : « Il est très important qu'une élite sente qu'elle a le droit de gouverner — or la nouvelle élite n'estime pas seulement avoir le droit de gouverner, elle se sent véritablement en devoir de le faire. » Que voulez-vous dire ?

Curtis Yarvin – Ce sentiment de devoir est très important parce qu'il renvoie à la question de la compétence.

Quand les élites que vous appelez « techno-césaristes » débarquent à Washington, ils constatent à quel point il y a un écart entre la qualité de l'organisation des entreprises florissantes de la Silicon Valley et la mauvaise gestion qui caractérise l'administration fédérale. Le gouffre entre ces mondes est abyssal.

Or comme le disait Napoléon, un gouvernement est sûr lorsque les personnes les plus compétentes sont aux commandes.

En 1933 et en 1945, les personnes les plus compétentes étaient aux commandes aux États-Unis. D'ailleurs, l'une des choses les plus remarquables de cette époque – et je ne manque jamais de rappeler cela lorsque je veux clouer le bec à un libertarien – est que le *Manhattan Project* était un projet gouvernemental. C'est pourtant le projet d'ingénierie le plus efficace de tous les temps. Il était aussi efficace qu'OpenAI, sinon plus. Et il était géré exactement de la même manière qu'OpenAI, jusqu'à suivre le modèle du « *two in a box* » – une diarchie – avec Oppenheimer et Groves...

Une diarchie, vous avez dit, plutôt qu'une monarchie ?

Oui, on retrouve cela partout dans la Silicon Valley.

On ne veut pas d'un fondateur solitaire, on veut deux fondateurs. On ne veut pas d'une monarchie mais d'une diarchie.

La monarchie, ce n'est pas mal – mais la diarchie, c'est encore mieux. Bien évidemment, la diarchie est purement rhétorique, c'est en fait une sous-catégorie de la monarchie : il y a toujours un centre.

Quoi qu'il en soit, quand on regarde l'État fédéral en 2025, on ne peut plus dire que c'est un système efficace et dirigé efficacement, par des personnes efficaces.

Connaissez-vous l'histoire de Pompée et des pirates ?

Vous pensez au *bellum piraticum* ?

À la fin de la République romaine, Rome a un problème de pirates. Or à l'époque, à Rome, il y a deux façons de régler les problèmes.

Il y a une façon civile : les aristocrates s'assoient dans leurs villas pour parler et dicter des lettres à leurs esclaves. C'est très corrompu, c'est très lent – une sorte de tiers-monde à certains égards. De leur côté les pirates, en Méditerranée – un peu comme les cartels de la drogue au Mexique aujourd'hui – sont très profondément structurés. C'est un problème endémique, un parasite dont il n'y a aucun moyen de se débarrasser.

Le pouvoir commence quand vous entrez dans une pièce et que, *grosso modo*, vous faites à peu près ce que vous voulez.

CURTIS YARVIN

Mais il y a aussi une autre manière de faire – brutale et agressive.

Le Sénat examine la question et se dit : « pourquoi ne pas faire les choses *manu militari* ? » Le système militaire romain est extrêmement efficace et entièrement régi par un principe de commandement vertical – exactement comme dans une monarchie. Alors qu'une oligarchie fonctionne sur le principe du consensus, une armée fonctionne sur le principe du commandement. Chaque *start-up*, chaque entreprise qui fonctionne bien est régie par le même principe.

Donc le Sénat se dit : « pourquoi ne pas appliquer ce principe ? » Et ils confient la tâche à Pompée.

En trois mois, sans ordinateurs, sans armes à feu, sans iPhone, Pompée construit une flotte et élimine les pirates. Il les tue tous !

Où voulez-vous en venir avec cette anecdote ?

Pour moi, la même chose s'est produite à Washington avec Obamacare.

En quel sens ?

Si vous vous souvenez bien, Obamacare est le vrai précurseur du D.O.G.E., qui remplace en fait l'USDS^①, un service mis en place pour faciliter la mise en œuvre d'Obamacare.

À l'époque, Obama s'est dit : « Nous n'arrivons même pas à créer un site web pour Obamacare. Comment faire ? » Puis il se dit : « Je suis allé à une fête à San Francisco. Ces gens-là semblent savoir ce qu'ils font. »

Alors il prend son téléphone et les appelle.

À l'époque, ce sont tous des libéraux de gauche. Il n'y a aucun conservateurs, loin de là. Si vous aviez fait un sondage auprès des ingénieurs de Google – ou n'importe où ailleurs – ce n'était pas la techno-droite mais plutôt la techno-gauche. 90 à 95 % de ces personnes étaient des libéraux purs et durs – avec des grands trous dans les oreilles, des cheveux roses, et des transgenres partout.

Est-ce que je peux faire ici une digression ?

Tant qu'on y est...

L'ingénieur trans est une figure marquante de cette époque : l'une de mes meilleures amies, Justine Tunney – une brillante hackeuse trans qui travaillait chez Google – avait eu des ennuis simplement pour avoir parlé de moi il y a 10 ou 15 ans.

C'est pour dire que ce milieu n'est alors pas du tout conservateur sur le plan culturel.

Trump a repris la couronne : il est l'héritier direct de la monarchie de Franklin D. Roosevelt, dont le trône était vacant depuis 1945.

CURTIS YARVIN

Revenons à Pompée et au Obamacare.

Lorsque les libéraux de gauche arrivent à D.C., ils font comme Pompée. Ils travaillent hyper efficacement et à une vitesse folle.

Elon Musk comprend que le système ne peut par nature pas *fonctionner* comme prévu. Il sait qu'il faut le hacker pour obtenir quelque chose. Il repère ce truc – l'USDS d'Obama – et il voit comment, de manière légale, cela pourrait tourner comme une entreprise. Ce tour de passe-passe lui permet d'avoir accès à tous les systèmes informatiques du gouvernement. Que fait-il ? Il renomme simplement le United States Digital Service en United States D.O.G.E. Service. Et le tour est joué.

D'ailleurs, il y a une chose que je voudrais rappeler et que vous, Européens, êtes capables de comprendre alors que la plupart des Américains n'en ont aucune idée : « *doge* » est un mot italien, vénitien plus précisément, qui vient du latin « *dux* » – et « *dux* » désigne un chef militaire.

En anglais, cela a donné « *duke* ».

En italien standard, ce n'est exactement pas le mot le plus approprié à utiliser parce que...

...cela donne « *duce* », le titre de Mussolini.

C'est cela ! Personne ne veut en parler, mais j'imagine la tête de Mussolini quand Elon dit « *doge* » !

Et quel serait l'équivalent en allemand ?

Comment ? Ah, oui. Je vois ce que vous voulez dire mais en réalité je ne pense pas.

Pourtant...

Non vraiment je ne crois pas. « *Führer* » signifie « guide » au sens de « conducteur », comme lorsqu'on conduit une voiture. Cela signifie bien sûr « leader », mais en allemand, vous avez aussi le mot « *Leiter* »...

Le fait est qu'aujourd'hui, on ne peut pas dire « leader » sans passer par le mot anglais : en allemand ou en italien, utiliser le mot original serait une référence transparente à Hitler ou Mussolini.

Eh bien c'est un problème !

Pour en revenir à votre idée de diarchie : est-ce que cela définit la relation Trump-Musk aujourd'hui ?

Je pense que oui car cette diarchie fonctionne en fait parfaitement comme une monarchie.

Elle doit parler d'une seule voix. Trump et Musk ne peuvent pas se battre l'un contre l'autre.

Beaucoup de gens voudraient qu'ils s'entre-tuent mais ils n'ont aucun intérêt à le faire. Il n'y a pas de rivalité entre Musk, Trump et Vance, et cette absence de rivalité est très importante car il n'y a pas de monarchie si le centre ne parle pas d'une seule voix. Sinon, les gens pourraient semer la discorde. Ils créeraient des divisions. Or je pense que Trump ne pourrait pas gérer de tels conflits car ce n'est pas un organisateur, ce n'est pas un *manager*.

Que voulez-vous dire ?

Trump n'a jamais dirigé une très grande entreprise. La Trump Organization est une société de *marketing*. Elle ne gère même pas en propre ses hôtels. Elle sous-traite tout.

Donc il n'a pas vraiment d'expérience dans la gestion d'une grande organisation. Pendant l'élection de 2016, il pensait d'ailleurs que devenir président serait en fait essentiellement bénéfique pour sa marque – et donc mécaniquement pour lui. Son raisonnement était le suivant : « si j'ai un hôtel qui porte le nom du président des États-Unis, comment pourrais-je perdre à l'avenir ? »

Or il a perdu.

Trump s'est dit : « Je suis président : laissons maintenant les experts tout prendre en charge. » Pouvait-on l'en blâmer : c'est comme cela que fonctionne le système américain. Puis il s'est rendu compte que cela avait très mal tourné pour lui – et selon moi, pour toute l'Amérique.

Vous n'étiez pas favorable au retour de Trump en 2024 ?

J'étais très sceptique à l'égard de Trump avant l'élection. Et j'ai d'ailleurs écrit pas mal de choses en ce sens – avec un peu d'ironie parfois peut-être.

Lors de cette élection, ce que je voulais en réalité, c'était que Trump choisisse J. D. Vance et perde ensuite.

Cela aurait positionné Vance comme son successeur naturel en 2028.

Même une fois élu, je ne croyais pas que l'administration Trump pourrait vraiment accomplir quoi que ce soit – tout simplement parce que cela n'avait pas été le cas auparavant en 2016.

Chaque révolution dépend d'un groupe de gens jeunes et talentueux prêts à faire des choses. En ce moment, Washington grouille de ces jeunes loups révolutionnaires.

—
CURTIS YARVIN

Qu'est-ce qui explique qu'en fin de compte vous ayez eu tort ?

Je n'avais pas tenu compte de certaines choses.

Tout d'abord, j'avais négligé la force de Donald Trump lui-même : un vieux singe qui, semble-t-il, pouvait encore apprendre de nouvelles ruses.

Deuxièmement, j'avais négligé la puissance de son alliance avec Musk.

Enfin et surtout, j'avais négligé la portée de ma propre « influence ».

Bien sûr, ce n'est pas comme si j'étais directement au téléphone avec ces gens-là – mais j'ai vraiment beaucoup d'influence sur les plus jeunes dans l'administration.

Or ce mouvement de prise de conscience culturelle que je décris et qui fait que l'on peut se permettre de dire : « désormais, on peut tout simplement faire les choses » – est assez répandu parmi ces *staffers*.

Chaque révolution dépend d'un groupe de gens jeunes et talentueux prêts à faire des choses. En ce moment, Washington grouille de ces jeunes loups révolutionnaires.

Vous leur parlez souvent ?

Je discutais récemment avec quelqu'un qui travaille dans le milieu des « agences fédérales à trois lettres ».

Il avait travaillé dans la première administration Trump. C'est un codeur brillant. Lorsque Trump est revenu au pouvoir, il l'a nommé à un poste où, en gros, il supervise un aspect fonctionnel de l'une de ces agences. Lorsqu'il me parlait de ses directives, la formulation qu'il employait était : « cela vient du niveau le plus haut ».

En me racontant cela, je ne pense pas qu'il savait que c'est ainsi que les gens du Troisième Reich parlaient quand ils voulaient en fait dire : « c'est le souhait d'Hitler » !

Vous pensez que c'est une simple coïncidence ?

En l'occurrence, oui. Dans le langage de la Silicon Valley, je pense que cela signifie en fait quelque chose du style : « Bouge vite, casse ce qu'il faut et exerce ton autorité » ^②.

Mais je continue mon anecdote, car elle est significative.

Il obtient son poste. Il doit attendre pour obtenir son habilitation de sécurité. Lorsque c'est fait, il appelle l'agence et leur annonce : « très bien, je suis prêt. Je serai là demain matin à 8h30. J'ai besoin de rencontrer votre directeur. » Un fonctionnaire de l'agence lui répond paniqué : « pouvons-nous reprogrammer ? Je ne suis pas sûr que ce soit le bon moment pour nous. » À quoi il répond : « Mais c'est le bon moment pour moi ! »

Il s'avère que lorsque vous agissez avec une autorité à ce point désinhibée, les choses s'arrangent vite. Très vite.

Tout le monde – y compris moi, parce que mon père y croyait fermement – avait supposé pendant longtemps que les règles du jeu étaient plus ou moins les suivantes : le président ne peut pas simplement ordonner au gouvernement de faire les choses.

Trump et Musk ont eu une intuition géniale. Ils se sont dit : « et si nous nous comportions exactement comme si nous avions ce pouvoir illimité ? Peut-être que si nous commençons à faire comme si nous avions un tel pouvoir, nous *aurons réellement* ce pouvoir. » Le résultat de cette expérience est là : cela fonctionne.

Donc, le type de mon histoire se rend quand même à l'agence à 8h30. Face à lui, tout le monde est en rang serré. Ils sont terrifiés et la seule chose qu'ils peuvent lui répondre est : « Oui, monsieur. Oui, monsieur. Oui, monsieur. »

Bien sûr, il en faut beaucoup plus pour *vraiment* établir profondément son autorité – comme disait Schmitt, le vrai pouvoir, c'est l'obéissance perpétuelle.

Mais tout commence quand vous entrez dans une pièce et que, *grosso modo*, vous faites à peu près ce que vous voulez.

Vous dites simplement : « Fais ça ». Vous virez les gens qui ne vous obéissent pas. Et tout à coup, comme par magie, tous les autres courbent l'échine et vous disent : « Oui, monsieur ». Et voilà : vous avez établi votre pouvoir.



« Quand les Barbares entrent dans la cathédrale, ils se promènent dans la nef, cassent un peu d'or et de pierres sur les croix, s'habillent avec les vêtements sacrés et font un barbecue sur le maître-autel. Peut-être que les Barbares ont raison, et que Trump devrait simplement transformer la cathédrale en une grande aire de barbecue. » © Groupe d'études géopolitiques

C'est votre manière d'expliquer l'apparente absence de résistance aux États-Unis en ce moment ?

Oui. Pour moi, Trump a repris la couronne : il est l'héritier direct de la monarchie de Franklin D. Roosevelt, dont le trône était vacant depuis 1945.

C'est comme un vieux vélo...

Un vieux vélo ?

Qui aurait été laissé dehors, sous la pluie, pendant 80 ans. Il était posé là. Tout rouillé. Mais c'était un vélo dont on connaissait la valeur. Les gens prenaient la pose à côté. Ils s'asseyaient sur le vélo – certains faisaient même semblant de rouler avec.

Puis Trump est arrivé.

Quand il a regardé le vélo, il s'est dit : « et si je le prenais ? Je vais aller d'un point A à un point B. Je vais monter sur ce vélo et rouler. Peut-être que la chaîne va se briser, peut-être que la roue va crever. Je ne sais pas. Mais je vais essayer de le conduire. »

Alors il essaie vraiment de le conduire, et tout le monde est hébété : « Mon Dieu, il est vraiment en train d'utiliser ce vieux vélo ! »

Imaginez que l'on renverse non seulement USAID mais aussi, par exemple, le
New York Times.

CURTIS YARVIN

Voilà comment Trump a rétabli la force monarchique en Amérique.

Cela s'est fait comme l'ère de la restauration Meiji au Japon – quand ils ont impulsé cette révolution totale incroyable.

Vous pensez qu'on assiste à une révolution aux États-Unis ?

Je ne crois pas – du moins pas encore.

Après un peu plus de deux mois, la révolution n'est en fait pas allée bien loin. Elle n'est pas très profonde. Ce n'est pas une refondation complète de la société.

La seule chose qui soit vraiment en place, c'est une force si puissante à Washington qu'il n'y a pour l'instant aucune énergie en face pour lui résister.

Mais quelque chose comme la destruction d'USAID – nous verrons si les tribunaux les laisseront s'en tirer – n'est pas tout à fait comparable à la destruction du Département d'État. C'est certes un bras très important du Département d'État, peut-être un bras fonctionnel important, mais ce n'est pas tout.

Qu'est-ce qui serait le signe d'une véritable révolution selon vous ?

Pensez à la chute du rideau de fer. Si vous travaillez à la Stasi, vous êtes la personne la plus importante au monde. Travailler à la Stasi au début de l'année 1989, c'est comme être reporter au *New York Times* : tout le monde veut être votre ami et vous pouvez faire à peu près ce que vous voulez. Puis, en l'espace d'une semaine, on vous dit : « très bien, c'est fini maintenant. Voici votre retraite. Au revoir. » On ferme les portes de l'immeuble, et on transforme votre bureau en musée où n'importe qui peut voir votre dossier de la Stasi.

Aimeriez-vous que cela se produise aux États-Unis ?

Nous en sommes bien loin, mais oui. Imaginez qu'il arrive la même chose. Imaginez que l'on renverse non seulement USAID mais aussi, par exemple, le *New York Times*.

Que contiennent les dossiers secrets du *New York Times* ? Je ne sais pas. Mais je sais qu'aucun pouvoir n'est capable de superviser le *New York Times* – ce qui en fait l'une des plus grandes monarchies héréditaires souveraines des États-Unis. Comme je le dis toujours : si le *New York Times* était un ministère, ce serait le plus puissant de l'administration.

Trump et le mouvement MAGA n'ont pas encore atteint ce niveau de pouvoir. En fait, les Américains ne peuvent même pas imaginer ce que cela pourrait représenter. Cela va bien au-delà du démantèlement d'USAID.

Ce que Trump a fait lors de son premier mandat se limitait des petites choses symboliques qui ont agacé.

Détruire USAID est déjà autre chose, certes. Mais s'en prendre au *New York Times*, s'en prendre à Harvard... Ce serait une révolution immense. On ne peut même pas imaginer ce que cela signifie. Qu'est-ce qui remplacerait tout cela ? Comment la société moderne pourrait-elle ne serait-ce qu'exister sans

ces institutions ? Quand on essaie d'envisager cela, on est presque interdits...

Ce que vous mettez en évidence, c'est une limite claire dans ce que pourraient être les prochaines étapes pour cette administration.

C'est l'un des plus gros problèmes de cette « révolution » : nous envisageons et nous imaginons comment détruire – mais pas encore comment remplacer ce qui sera détruit.

Qu'est-ce qui, dans l'esprit d'Elon Musk, remplace le *New York Times* ? Le *New York Times* est la source ultime de la vérité. C'est l'oracle final. C'est le Vatican. C'est le pape.

Alors, qu'est-ce qui va remplacer le *New York Times* ? Clairement pas le pape.

Peut-être, dans l'esprit de Musk, les Community Notes. Vous savez : cet algorithme très intelligent qui dit que lorsque deux personnes généralement en désaccord tombent d'accord, elles ont probablement raison.

Comme Schmitt et Kojève sur l'autorité...

Oui. Exactement.

C'est une petite astuce sympathique. Mais est-ce suffisant ? Imaginez que le slogan du *New York Times*, au lieu de « Toutes les nouvelles dignes d'être imprimées », soit : « Toutes les nouvelles sur lesquelles s'accordent deux personnes généralement en désaccord »...

Cela me fait penser au poème de Constantin Cavafy, « En attendant les barbares »³ : sans s'en rendre compte, avant Trump, tout l'*establishment* américain, tout le régime, était en quelque sorte en train d'attendre les barbares...

C'est l'un des plus gros problèmes de cette « révolution » : nous envisageons et nous imaginons comment détruire – mais pas encore comment remplacer ce qui sera détruit.

CURTIS YARVIN

Mais contrairement au poème, les barbares sont là : ils sont arrivés à Washington.

Exactement. Et ils se sont installés.

Je distinguerais d'ailleurs deux typologies d'élites dans ce nouveau régime étrange qui est en train de naître. Appelons-les : les « Barbares » et les « Mandarins ». Ce n'est pas : la « tech » contre « MAGA ». Les uns ou les autres peuvent être culturellement bleus ou rouges – et le département de la Défense compte beaucoup de Mandarins rouges par exemple.

Ce qui diffère, ce sont leurs *curriculum vitae*. Les Barbares ont toujours été dans le secteur privé. Les Mandarins ont toujours travaillé pour le gouvernement. Malheureusement, il y a très peu d'hybrides – des individus qui auraient réussi d'un côté et de l'autre de cette ligne de partage.

Le problème fondamental du nouveau régime est que les Barbares ne savent pas gouverner, ne veulent pas gouverner et veulent seulement transformer le système. Les Mandarins, quant à eux, veulent gouverner et savent gouverner, mais ils ne veulent même pas vraiment transformer le système.

Or à la fois les Mandarins et les Barbares sont trop investis dans le système pour voir qu'il est structurellement irréparable.

Seuls les Barbares sont prêts à détruire certains sous-systèmes – et encore : seulement lorsque le sous-système dans son ensemble est pris en flagrant délit. Personne n'est prêt à remplacer quoi que ce soit, ni à créer quoi que ce soit de nouveau. Personne n'est intéressé par la prise du pouvoir ou le véritable changement de régime.

Quand les Barbares entrent dans la cathédrale, ils se promènent dans la nef, cassent un peu d'or et de pierres sur les croix, s'habillent avec les vêtements sacrés et font un barbecue sur le maître-autel.

Quand les Mandarins entrent dans la cathédrale, ils deviennent tous cardinaux, puis ils se focalisent sur la réforme de la messe et l'obtention de stages d'enfant de chœur pour leurs neveux...

Revenons-en au *New York Times* : quand les Barbares brisent les portent blindés et entrent dans les bâtiments rutilants des agences fédérales ou le siège du *New York Times*, leur première idée n'est nullement de se demander ce qu'ils mettront à la place. Ils se disent juste : « et si on faisait griller des saucisses et des burgers sur le rooftop ? »

Peut-être que les Barbares ont raison, et que Trump devrait simplement transformer la cathédrale en une grande aire de barbecue.

Car ils ne se considèrent même pas être en quête de pouvoir. Ils considèrent que leur objectif est de réduire, de s'opposer, ou d'améliorer le pouvoir.

L'objectif de l'armée de Musk est littéralement d'économiser l'argent des contribuables – c'est un peu comme si Alaric était venu à Rome pour faire du shopping, les musées et les restaurants ^④.

Ils semblent capables de détruire tout ce sur quoi ils posent leurs yeux mais leur appétit pour la destruction est en fait étrangement limité.

Ils n'ont pas d'appétit pour la capture, un petit peu pour la réparation, et pas du tout pour la construction.

C'est la raison pour laquelle il est encore très difficile de savoir ce qui, dans un hypothétique nouveau régime, après la révolution, remplace le *New York Times*.

Peut-être que les Barbares ont raison, et que Trump devrait simplement transformer la cathédrale en une grande aire de barbecue.

CURTIS YARVIN

Cela semble être pour vous la question clef. Au fond, vous avez beaucoup de respect pour le *New York Times*...

En effet. En traitant avec les journalistes, j'ai appris certaines choses qui m'ont donné plus de respect pour le système et j'ai sans doute beaucoup plus de respect pour le *New York Times* que n'en a Elon Musk par exemple.

Quand je regarde de l'extérieur – parce que je suis véritablement un *outsider* – toutes ces institutions puissantes comme Harvard ou le *New York Times*, je vois que, dans l'ensemble, ces institutions ne fonctionnent pas. Je pense qu'elles ont besoin de changements radicaux – mais ce que cela doit être, et quelles seront les institutions de remplacement, est une question encore très mal formulée.

Pour autant, il y a toujours des poches saines en certains endroits. C'est comme si votre foie était plein de cancer. Dans l'ensemble, cela ne fonctionne pas. L'organe est malade. Mais à l'intérieur, il y a beaucoup de cellules du foie qui font tout à fait bien leur travail – et les services de *fact-checking* du *New York Times* en sont un exemple. Je ne peux pas vraiment trouver quelque chose à redire à leur fonctionnement. Les gens qui y travaillent sont les plus compétents. Leurs idéaux sont justes, et la mise en œuvre de ces idéaux aussi.

Si vous espérez un jour les remplacer, vous devez les respecter.

Pensez-vous pouvoir les remplacer ?

C'est toute la question pour moi.

Lorsque j'ai accepté de parler à David Marchese au *New York Times*, l'interview a été très éditée. Nous avons enregistré environ deux heures de contenu mais nous n'avons utilisé que 40 minutes. À un moment, j'ai dit quelque chose sur le *New York Times*. Il m'a rétorqué : « vous ne pouvez pas vraiment savoir ce qui se passe au sein du *New York Times* ». Ma réponse a été : « détrompez-vous : je m'intéresse beaucoup à ce qui se passe au sein du *New York Times*. Tout d'abord, le *New York Times* a mon type de gouvernement préféré. C'est une monarchie héréditaire de cinquième génération, etc. »

Ils ont utilisé cette partie et coupé tout le reste.

J'y disais que beaucoup des problèmes du *Times* depuis 2020 viennent du jeune héritier, A. G. Sulzberger, qui est une sorte de roi-enfant à la constitution faible. Il ressemble plus à Louis XVI qu'à Louis XIV. Il n'est pas fort. Or face à un roi faible, les aristocrates en profitent pour faire la fronde. Le journal est aujourd'hui gangrené par cette énergie frondeuse que j'évoquais concernant leur traitement de la pandémie.

Vous parlez beaucoup des institutions culturelles, mais vous ne semblez pas vous préoccuper de Wall Street ?

La relation de la haute finance avec le système politique américain est souvent mal comprise. Mon impression est qu'il y a beaucoup de désinformation de la part de la gauche à ce sujet – et qui remonte à très loin dans le temps.

Par exemple, si vous remontez cent ans en arrière, il y a cette idée que la haute finance aurait conspiré contre Franklin D. Roosevelt et le New Deal. La vérité est que s'ils avaient vraiment conspiré, ils auraient gagné.

De mon vivant, la culture des affaires américaines est en grande partie une culture de conformité par rapport au pouvoir exécutif.

Le véritable pouvoir exécutif n'a que faire des marchés.

Les milliardaires et l'*establishment* vont aux mêmes soirées chics dans les Hamptons chez Georges Soros. Ils sont tous progressistes, ils sont tous démocrates – tous les héritiers des anciennes dynasties sont d'ailleurs progressistes.

En fait, si l'on considère l'influence du grand capital sur le monde des idées et de la politique aux États-Unis, Soros n'est qu'un tout petit poisson dans

l'océan de la finance. Vous savez qui sont les gros poissons ? Rockefeller, Carnegie.

Pourquoi Rockefeller et Carnegie ?

Rockefeller et Carnegie étaient des hommes riches sans aucune culture. Et ils voulaient avoir de la culture.

Alors ils sont allés chercher les Américains les plus cultivés de leur époque et leur ont dit : « je vais vous donner des milliards de dollars pour changer la culture. »

Henry Ford était un antisémite de droite. Pourtant, une grande partie de 1968 a été financée avec l'argent de la Fondation Ford – même l'École de Francfort ! En remontant jusqu'à l'École de Francfort, on découvre que beaucoup de ces gens étaient financés pendant l'entre-deux-guerres par de l'argent américain. C'est pourquoi, lorsqu'ils fuient les nazis, ils viennent aux États-Unis et trouvent tous du travail.

Permettez-moi de faire une digression ici.

Le mot « politiquement correct » a été utilisé pour la première fois par nul autre que Walter Benjamin, je crois, en 1935, exactement dans le sens actuel du terme – sauf que par « correct », il voulait dire : conforme à la ligne du Parti communiste et au jargon de gauche.

Il dit une chose à laquelle je crois beaucoup et qu'on pourrait résumer ainsi : « Camarade, si ton art est mauvais, si tu as écrit un mauvais roman prolétarien, ce n'est pas bon pour le prolétariat parce que cela ne fonctionne pas ». En d'autres termes, pour être politiquement correct, il faut être artistiquement correct. Ce mot « politiquement correct » était donc déjà utilisé dans le discours de la *Old Left* avant de passer dans celui de la *New Left*.

Vers la fin des années 1970, les conservateurs américains et les universités se demandent : « pourquoi est-ce qu'on nous demande à tous d'être politiquement corrects ? » Mais ils ne comprennent pas que ce terme vient de l'héritage du Parti communiste américain – et qu'il a déjà vécu !

Exactement comme pour le wokisme.

C'est-à-dire ?

Une fois que les conservateurs commencent à dire « woke », les libéraux cessent de le dire, parce que ce n'est plus ésotérique.

Il faut toujours avoir un système de croyances ésotériques qui n'est pas compris par les *outsiders* – le genre de choses qu'on retrouve chez les Francs-maçons ou les Illuminati. Il faut un peu de cela pour que l'oligarchie fonctionne. Une fois que cela disparaît et qu'il n'y a rien pour le remplacer, l'esprit meurt.

Lorsque l'Union soviétique s'effondre, ce n'est pas parce qu'elle est renversée par le peuple.

Les citoyens du système soviétique sont déprimés, fatigués, mécontents. Mais ils n'ont aucune idée de la manière dont ils peuvent vaincre le KGB. Et ce n'est pas eux qui le font : le KGB se vainc lui-même. Il se rend parce qu'il a perdu confiance en lui. Par conséquent, le régime doit s'effondrer, et il s'effondrera de l'intérieur – c'est Gorbatchev qui fait tomber ce système.

Pensez-vous que c'est l'un des effets qui peut expliquer pourquoi Trump est si puissant aujourd'hui ?

C'est parce que ses ennemis ne croient pas en eux-mêmes.

Ils ne croient pas vraiment en Trump – mais ils ne croient pas non plus en eux-mêmes.

À Wall Street, du moins, ils semblaient prêts à essayer Trump.

Ce n'est même pas qu'ils sont prêts à essayer Trump : à Wall Street personne n'est vraiment prêt à *combattre* Trump.

La seule chose qui compte à Wall Street, c'est : « qui donne de l'argent à qui ? » Or on donne encore beaucoup plus d'argent aux Démocrates qu'aux Républicains. Dans la Silicon Valley, même au cours de cette élection, donner de l'argent à Trump était encore quelque chose de mal vu qui pouvait vous faire perdre de l'argent.

Peter Thiel a commencé très tôt et il en a payé le prix fort. Les gens essayaient de l'éjecter des conseils d'administration. Des investisseurs voulaient qu'il quitte le *board* de Facebook...

Ce type d'énergie a disparu, c'est vrai. Mais il y a toujours la crainte que cela revienne même si quelqu'un comme Marc Andreessen est plus impliqué que Thiel aujourd'hui à Washington – beaucoup plus.

Ce que vous dites, au fond, c'est que l'ancienne élite s'est adaptée.

Il y a une phrase très schmittienne d'Oussama ben Laden que j'aime beaucoup : « quand les gens voient un cheval faible et un cheval fort, par nature, ils aiment le cheval fort. »

Ainsi dans les affaires. Ainsi dans la politique.

Le « vibe shift », l'alignement de la finance sur Trump, c'était donc juste « choisir le bon cheval » ?

Exactement. À Wall Street, je pense que tout le monde s'est dit à peu près cela : « je ne suis pas arrivé jusqu'ici en pariant sur des chevaux faibles. »

Avant cela, pas très sûrs d'eux, ils se disaient : « je ne comprends pas vraiment tout ce truc woke. C'est un peu bizarre. Mais dans les soirées, c'est clairement le truc à dire, donc je le dis. »

D'une certaine manière, la croyance de Wall Street est toujours superficielle.

Beaucoup de croyances dans les institutions et les pouvoirs de notre époque, même pour les très grands hommes d'affaires ou les milliardaires, relèvent peu ou prou de la figure de l'épicier chez Václav Havel dans son essai *Le pouvoir des sans-pouvoir*^①. Sauf qu'au lieu de « Travailleurs du monde, unissez-vous ! », il est écrit sur l'affiche : « Black Lives Matter ».

C'est la même chanson. Comme dans l'essai de Havel, le type qui met « Black Lives Matter » devant sa vitrine ou sur sa pelouse ne comprend rien à la *Critical Race Theory*. Il n'a pas lu Foucault. Il ne sait même pas c'est. Tout ce qu'il sait, c'est que « c'est ce qui se fait ».

Tout cela est fragile. Toute croyance dominante, toute « vibe » est souvent une question de *baraka* – j'ai toujours trouvé cela drôle, ce mot arabe « baraka » lorsque je pense à Barack Obama, qui a sa propre « baraka »... Puis arrive Trump, qui joue sa *trump card* [atout]...

Nomina sunt causa rerum — vous semblez croire au déterminisme nominatif.

C'est le cas !

Revenons à l'élitisme : avez-vous le sentiment d'appartenir à l'élite américaine ?

Je vis à Berkeley, en Californie. En plein cœur de la Silicon Valley de gauche. Mais je n'ai jamais eu de problème : quand les gens me reconnaissent en

public, c'est toujours amical. Peut-être que cela changera, je ne sais pas. Nous avons quelques antifas et peu de djihadistes.

Au fond, je fais culturellement partie de l'élite américaine. Je suis allé dans les écoles de gauche, je parle la langue de la gauche...

C'est assez typique, en fait : prenez Marx. Il est devenu un gentleman anglais. Il arrive après 1848, il vient en Angleterre et devient membre de la *gentry* anglaise.

De même, J. D. Vance est un homme du peuple qui s'est adapté.

Il vient d'un milieu très pauvre, mais il va à Yale. À la faculté de droit de Yale, il apprend à parler parfaitement et couramment la langue de l'élite. Ce qui est formidable chez lui, c'est qu'il peut parler à ces gens dans leur propre langue. Il peut aller sur Twitter et parler à la droite, mais il peut aussi parler à la gauche. Sa confiance grandit chaque jour.

La croyance de Wall Street est toujours superficielle.

CURTIS YARVIN

C'est pour cela que vous pariez sur J. D. Vance pour l'avenir ?

Oui ! Parce qu'il a tout pour lui. Il est brillant. Il sait comment faire avancer les choses et il parle ces différentes langues, alors que Trump... L'élite américaine le voit comme un paysan qui a de l'argent. Trump, c'est comme un *Beverly Hillbilly* ^⑥.

Quelle est exactement la nature de votre relation avec J. D. Vance ?

Je l'ai rencontré à quelques reprises.

Mais, comme je l'ai dit, je pense que le lien le plus important est celui que j'entretiens avec différents *staffers* anonymes, qui sont des consommateurs de mes idées, devenues maintenant bien plus importantes que moi.

En 2012, j'ai inventé un acronyme : R.A.G.E. Il signifiait : mettre à la retraite tous les employés du gouvernement [*Retire All Government Employees*].

Je me suis dit : « c'est très puissant. Cela a le pouvoir d'un mème. C'est de la dynamite. » Donc j'ai fait ce truc à la fois habile et stupide : j'ai lâché ce mème dans la nature.

J'ai dit cela lors d'une conférence. Je ne l'ai écrit nulle part. Je me suis dit : voyons comment cela se propage.

Et vous pensez que D.O.G.E. est en fait une mise en œuvre de R.A.G.E. ?

Pas exactement, car R.A.G.E. est beaucoup plus radical que D.O.G.E.

Mais il y avait déjà en 2012 cette idée que l'on pourrait tout simplement prendre le contrôle de cette bureaucratie et qu'elle n'aurait pas la volonté de résister si on l'attaquait avec une envie de gouverner suffisamment forte.

Si vous arrivez avec un véritable plan et un véritable objectif, il est clair qu'USAID n'a pas la volonté de résister. Quand vous dites « nous allons fermer USAID », il faut vraiment retirer les lettres du bâtiment. Je pense que c'est là que cette influence s'est exercée, dans la compréhension de cet acte d'autorité.

Pourquoi pensez-vous qu'il soit nécessaire de « retirer les lettres du bâtiment » ?

Ce genre d'acte, impressionnant et symbolique, n'avait été associé jusqu'à présent qu'à la gauche révolutionnaire.

Aujourd'hui, elle est mise en œuvre par le camp de Trump. C'est cela qui est important.

L'une des mesures que j'aime le plus, même si elle est extrêmement stupide, c'est le nouveau nom du « golfe d'Amérique ».

Renommer le golfe du Mexique est un geste d'humiliation : donc c'est un geste de pouvoir. Aujourd'hui, vous *pouvez* le faire. Dégager une telle impression de volonté pousse les gens à vous suivre.

CURTIS YARVIN

Stupide... mais importante ?

Oui, c'est la chose la plus stupide qui soit et c'est précisément pour cela que c'est important.

Cela fait 400 ans qu'on l'appelle le « golfe du Mexique ». Il n'y a aucune bonne raison de changer de nom sauf pouvoir dire : « j'ai le pouvoir de le faire ».

Cette idée de renommer toutes les rues, détruire toutes les statues, cette imposition du pouvoir à travers les noms et les symboles – c'est une chose que seule la gauche était jusqu'ici capable de faire. C'est vraiment un geste d'humiliation : donc c'est un geste de pouvoir. Aujourd'hui, vous *pouvez* le faire.

Dégager une telle impression de volonté pousse les gens à vous suivre.

Il y a un excellent passage de Taine à ce sujet, sur la manière dont tout régime repose au fond sur la figure du jeune homme ambitieux. En 1933, si vous étiez un jeune homme ambitieux, rejoindre le New Deal était comme venir faire fortune dans la Silicon Valley aujourd'hui. C'était incroyable. Vous avez 25 ans, Roosevelt est à la Maison-Blanche et on vous confie la gestion du système électrique de l'Arkansas. Et vous êtes prêt pour ce pouvoir. À l'époque romaine, un jeune de 25 ans aurait pu commander une armée. Un jeune de 15 ans aurait pu commander une armée ! C'est cette sensation incroyable d'être jeune, d'être capable, d'être au sommet de sa vie à certains égards, et d'avoir de l'importance.

Comment s'exprime selon vous cette force révolutionnaire à Washington ?

Je la vois clairement chez les jeunes qui travaillent pour le D.O.G.E. de Musk, par exemple.

Ils arrivent en courant. Ils font les choses vite, à la barbare. Ils cassent tout. Ce sont culturellement des hackers qui n'ont probablement jamais lu un seul livre de leur vie. De magnifiques incultes pleins de rage et de force. Et voilà qu'ils se retrouvent soudainement à la tête de systèmes énormes. Ce sont des gens incroyablement jeunes et talentueux.

J'appelle cela, l'effet « Big Balls ».

L'effet « Big Balls » ?

Je parle de l'employé de Musk, Big Balls^②. Big Balls a 19 ans, il a un passé douteux qui aurait pu conduire à son renvoi du D.O.G.E. mais Musk et Vance ont décidé qu'il était plus sage de le garder. Il a probablement un QI de 150 ou 170, et il peut tout simplement *faire des choses*. Je suis sûr qu'il travaille 120 heures par semaine. Il dort à peine. Big Balls, c'est l'excitation révolutionnaire à l'état pur. Une fois que vous faites partie de cela, vous ne

l'oubliez jamais. Beaucoup de jeunes gens avec des capacités similaires se disent aujourd'hui : « je veux faire partie de l'aventure ».

Ce processus de construction de nouvelles élites et de nouvelles institutions est encore très jeune. Il est malheureusement très contaminé par le libertarianisme – ce qui est terrible.

Vous n'êtes vous-même pas libertarien ?

Plus maintenant. C'est une idéologie terrible. Elle fait appel à une sorte d'état d'esprit de *nerd*, déconnecté de la réalité et qui en fait pousse toujours à l'inaction. La logique est la suivante : « créons les conditions d'une liberté totale et tout se réglera tout seul ». Le libertarianisme nous dit en gros : « tout s'arrangera si nous avons les bonnes règles ».

Dans la vraie vie, c'est juste faux. Si l'on veut que les choses changent, il faut les faire soi-même. C'est là que commence la politique.

Vous auriez un exemple ?

Oui : la manière dont nous produisons et consommons les informations.

C'est là que je ne suis pas d'accord avec Elon Musk.

Il n'y a pas d'autre solution que de créer de nouvelles institutions qui soient des instances de vérité : on ne peut pas simplement piétiner ces institutions et les réparer.

Elles résisteront à chaque fois.

Donc X ne suffit pas ?

Certes, mais l'idée que la Maison-Blanche pourrait être une instance légitime de vérité est en fait très importante et très nouvelle.

On commence de fait à voir J. D. Vance mener le combat directement sur X pour détruire ses ennemis – et gagner de fait tous ses duels par K.O. technique. Imagine-t-on Kamala Harris, vice-présidente, répondant directement à des comptes MAGA pour les remettre à leur place ? Non. Pourtant, c'est ce que fait Vance. Il est vice-président des États-Unis et il poste sur X comme s'il avait un compte anonyme. Pour moi, c'est un peu comme voir Louis XIV prendre la tête de ses troupes pour monter à l'assaut de l'ennemi.

On pourrait aussi voir dans cette manière de répondre compulsivement sur les réseaux à ses détracteurs l'expression maladroite d'une nouvelle élite encore immature et peu sûre d'elle.

Lorsque je caressais le rêve de ce genre de changement radical, l'une des idées qui me venait à l'esprit était : il faut faire comme Gordon Ramsay.

C'est-à-dire ?

Gordon Ramsay est un chef mondialement connu qui a cette émission incroyable – *Kitchen Nightmares* – qui ne parle pas du tout de cuisine mais fondamentalement de pouvoir.

Dans mes rêves les plus fous, j'imaginais que Gordon Ramsay emmenait ses équipes et son cameraman dans les bureaux d'USAID. Il ouvre le réfrigérateur d'USAID et en sort un chou. Le chou est pourri. Il leur crie dessus : « Vous avez payé 80 millions de dollars pour ce chou. Regardez-le. » Il hurle : « Sentez-le. Sentez le chou ! »

Des centaines de millions de personnes le regardent hilares devant leurs postes.

Face à cette puissance, il n'y a pas de réponse possible.

C'est à la télévision, c'est en direct.

Imaginez maintenant : Musk, Vance et Big Balls entrent dans ces bureaux avec une caméra. Ils interrogent ces bureaucrates. Ils les engueulent à la télévision, devant tout le pays. Et le monde, l'univers tout entier voit en direct ces fonctionnaires trembler – comme tremble face à Gordon Ramsay le cuisinier obèse, pris de panique, qui nettoie son restaurant mexicain dégueulasse à Phoenix, Arizona.

D'où vient que vous ayez autant besoin de la télévision et du spectacle ?

Parce que c'est par là que se noue l'alliance de la monarchie et de la démocratie.

Une grande partie de votre argumentation repose sur le fait que les élites traditionnelles américaines seraient désormais perdues parce qu'incapables d'intégrer réellement l'innovation technologique, et que l'État ne fonctionnerait pas en raison de la nature, selon vous, « intrinsèquement inefficace » de la démocratie. On pourrait vous rétorquer qu'en 2025, un modèle correspondant exactement à votre idéal existe.

Lequel ?

La République populaire de Chine.

Ah !

Pourquoi devrions-nous préférer la copie américaine, forcément ratée et chaotique, d'un système chinois qui existe bel et bien ?

Eh bien... C'est vrai qu'il est assez bien géré...

... et qu'il n'a pas particulièrement besoin d'une équipe de tournage lorsqu'il s'agit de renverser une administration.

C'est vrai. Je l'admets.

Mais ils avaient besoin de Mao pour en arriver là. Ils avaient besoin d'un fou.

Mao a fait ce que les communistes ont fait à l'Est : il a tué tous les autres membres de son parti jusqu'à se donner le pouvoir d'un empereur chinois. C'était un malade mental.

Puis il est mort et le même pouvoir est passé à un homme, Deng Xiaoping, qui n'était pas du tout fou, mais sain d'esprit. Deng a créé le Parti communiste chinois moderne et je suis tout à fait prêt à reconnaître les nombreux succès de l'actuel PCC. Je vous répondrais en revenant sur quelque chose que j'ai dit plus tôt, à savoir qu'il n'existe pas de constitution universelle qui convienne à tous les peuples.

Le système chinois fonctionne plutôt bien pour la Chine d'aujourd'hui mais il a des défauts structurels.

Lesquels ?

Je pense notamment que, culturellement, il est très faible. La fille de Xi Jinping est allée à Harvard – j'imagine mal les enfants de J. D. Vance s'inscrire à la Summer School de l'université de Pékin. Cela n'arrivera pas.

En Chine aujourd'hui, il y a un complexe d'infériorité culturelle très fort.

Et le pire, c'est que je pense que ce sentiment est tout à fait fondé. La Chine est, de fait, culturellement inférieure à l'Occident. C'est pour cela qu'elle l'a tellement copié.

Bien sûr, il existe un patrimoine culturel ancien et riche. Mais en ce qui concerne la façon dont le PCC gère l'information par exemple, je ne pense pas que cela fonctionnerait très bien chez nous.

En fait, quand on y pense, lorsqu'un système envisage un changement majeur dans la manière dont l'information est traitée – c'est-à-dire : ressent le besoin de censurer – c'est le symptôme que ce système ne fonctionne pas.

Tout comme le fait que le *New York Times* ne puisse pas raconter la véritable histoire du Covid est la preuve de la faiblesse chronique du *New York Times*, le fait que le PCC ne puisse pas raconter la véritable histoire de la place Tiananmen est également la preuve de la faiblesse du régime chinois.

Avoir besoin de mentir est toujours un signe de faiblesse.

*

Dans la troisième partie de l'entretien, Curtis Yarvin reviendra sur les Lumières noires et sur le problème straussien du « noble mensonge », en insistant sur la nécessité de libérer la science des limites démocratiques pour ouvrir un front d'innovation génétique, et ce, tout en cherchant à fonder une nouvelle théorie des relations internationales.

Pour le recevoir en avant-première par mail, abonnez-vous à la revue

Pour recevoir le prochain volume de la revue papier - contenant plusieurs textes canoniques de l'élite contre-révolutionnaire, cliquez ici.

SOURCES

- ① L'United States Digital Service (USDS) est une administration fédérale américaine créée en 2014 par le président Barack Obama, dans le but d'améliorer et simplifier les services numériques de l'administration. La création de l'USDS a notamment été motivée par la crise technologique liée au service HealthCare.gov en 2013, une plateforme fédérale créée en vertu de l'Affordable Care Act — ou « Obamacare ». En janvier 2025, par décret du président

Donald Trump, l'USDS est renommé et réorganisé en tant que United States DOGE Service, au sein du département de l'Efficacité gouvernementale (DOGE).¹

- ② « Move fast and break things » est une expression inventée par Mark Zuckerberg qui a longtemps été la devise interne de Facebook et paradigmatique du fonctionnement des entreprises à forte croissance dans la Silicon Valley.¹
- ③ Constantin Cavafy (1863-1933) est considéré comme l'un des grands poètes de la Grèce contemporaine. Dans le poème « En attendant les barbares », il relate de quelle manière une cité antique se prépare à l'arrivée des barbares et se retrouve en situation de doute existentiel, quand, à la fin de la journée — et du poème — les ennemis ne se sont pas montrés : « Mais alors, qu'allons-nous devenir sans les Barbares ? / Ces gens étaient en somme une solution. »¹
- ④ Alaric Ier est un roi des Wisigoths du IV^{ème} siècle. Après avoir été mercenaire au service de l'Empire romain, il a mobilisé une armée et est parvenu à prendre la ville de Rome en 410.¹
- ⑤ Le pouvoir des sans-pouvoir (1978) est un essai politique de Václav Havel, écrivain et figure de la dissidence non-violente en Tchécoslovaquie, avant de devenir président de la République tchèque (1989-2003). Dans son texte, il utilise l'exemple d'un épicier qui affiche dans sa boutique le panneau « Travailleurs du monde, unissez-vous ! », dans la mesure où ne pas le faire aurait été considéré comme un acte de trahison. Le personnage et sa décision symbolisent la soumission au régime plutôt que le soutien volontaire.¹
- ⑥ The Beverly Hillbillies est une série télévisée américaine (1962-1971), dans laquelle Jed Clampett, un pauvre hillbilly, découvrant par hasard du pétrole à proximité de sa maison, fait fortune. Il emménage alors à Beverly Hills (Californie), où son style de vie rustique contraste avec la communauté huppée californienne.¹
- ⑦ « Big Balls » est le surnom que s'est auto-attribué Edward Coristine, recruté par Elon Musk le 20 janvier 2025 pour faire partie du département de l'Efficacité gouvernementale.¹

Curtis Yarvin, Trump et l'apocalypse : mythes, contradictions et mensonges (3ème partie de notre entretien fleuve)

AUTEUR Gilles Gressani, Mathéo Malik

IMAGE © Groupe d'études géopolitiques

DATE 18 avril 2025



Après un séjour à Palo Alto, Carl Schmitt s'installe à Washington. Mais est-il vraiment possible de consolider un empire si le sceptre passe entre les mains des géants du numérique ?

Ce troisième et dernier volet de notre entretien fleuve avec Curtis Yarvin explore les éléments les plus radicaux et contradictoires de la théorie politique qui informe les élites contre-révolutionnaires trumpistes.

Ces dernières années, entre les baies vitrées de la Silicon Valley, un nouveau projet politique a pris forme. Porté par l'innovation numérique et les nouvelles technologies, il a été inspiré par une vision du futur et des théories politiques développées dans l'ombre.

Dans notre dernier volume papier, L'Empire de l'ombre : guerre et terre au temps de l'IA, nous avons composé un dossier de textes inédits en français qui vous donneront accès à l'atelier de cette insurrection techno-césariste. Parmi ces textes canoniques encore largement méconnus figure le fameux « Manifeste formaliste », publié en 2007 sous pseudonyme par Curtis Yarvin.

Vingt ans après sa publication et alors que son influence sur les nouvelles élites américaines ne cesse de croître, nous avons proposé à cet intellectuel organique

de la contre-révolution trumpiste de s'entretenir avec nous. Pendant plusieurs heures, dans notre petite rédaction au cœur du Quartier latin, il a accordé au Grand Continent son plus long entretien à une revue européenne.

Le résultat est une lecture indispensable pour comprendre la nature et les limites du projet qui se déploie chaotiquement mais avec force depuis Washington.

Vous pouvez retrouver la première partie de l'entretien fleuve avec Curtis Yarvin ici et à ce lien la deuxième.

Pour approfondir la lecture et revenir aux fondamentaux, vous pouvez commander le nouveau numéro papier ou vous abonner au Grand Continent

En évoquant Tiananmen, vous avez mis sur le même plan le Parti communiste chinois et le New York Times — pourriez-vous nous expliquer ce rapprochement un peu déroutant ?

Curtis Yarvin – Pour comprendre cela il faut à nouveau que je raconte une anecdote – et que je parle, encore, du *New York Times*.

Allez-y.

C'est effrayant d'entrer dans les locaux du *New York Times*, de faire une interview au *New York Times* et d'être publié dans le *New York Times*.

C'est le genre de choses qui auraient pu ruiner non seulement ma vie, mais aussi celle de beaucoup d'autres personnes.

Pourquoi l'avoir fait ?

Peu de gens le savent, mais l'une des choses qui m'ont convaincu que j'étais capable de le faire, c'est que j'avais accordé une autre longue interview au *New York Times* en septembre 2024.

À l'époque, le journaliste Jonathan Mahler est venu me voir chez moi, à Berkeley. Mon attitude était très ouverte : je parlerais – *on the record* – de tout ce dont il voudrait parler. J'ai donc parlé à ce type, pendant deux heures, enregistreur à l'appui, parfaitement librement.

C'est comme cela que se déroule en général un entretien...

Lorsque le papier est sorti, trois journalistes le signaient – dont l'un était un type auquel je n'aurais associé mon nom sous aucun prétexte. Je l'ai lu. Il

n'y avait qu'un seul paragraphe qui parlait vaguement de moi – et ils n'avaient utilisé aucune de mes citations.

Alors que vous vouliez absolument être cité ?

Au contraire : mon but n'était pas d'être cité. Mon but était de raconter une histoire qu'ils ne *pourraient* pas raconter. Comme je l'ai dit, je respecte beaucoup le *New York Times* – mais j'ai aussi constamment envie de leur donner une leçon.

La façon dont j'ai commencé cet entretien était très drôle – et bien sûr, elle n'apparaîtra jamais dans les pages du *Times*.

J'ai posé au journaliste une question très simple : « Quelqu'un en dehors du *New York Times* peut-il vérifier les faits rapportés par le *New York Times* ? Ou bien vous êtes comme le Vatican ou le pape – sans autorité au-dessus de vous ? »

Il était gêné.

J'ai essayé de l'aider : « Est-ce que, pour vous, la *Columbia Journalism Review* serait un *fact-checker* fiable ? » À quoi il a répondu : « Oui, je pense ».

Je respecte beaucoup le *New York Times* – mais j'ai aussi constamment envie de leur donner une leçon.

CURTIS YARVIN

« Alors on va jouer à un jeu, ai-je continué. Je vais vous dire quelque chose et vous allez me dire si c'est un fait ou non ». Il accepte et je poursuis : « Il n'y a jamais eu de massacre sur la place Tiananmen. Fait, ou non-fait ? » Il me répond : « Je dirais sans hésiter que c'est un non-fait ».

Je sors alors mon téléphone et lui montre cet article de la *Columbia Journalism Review*.

(L'entretien qui a lieu dans notre rédaction s'interrompt pendant quelques minutes, car Curtis Yarvin recherche devant nous l'article en question : le mythe de Tiananmen sur son iPhone noir ultrafin et nous le tend pour que nous en prenions connaissance.).

Je lui demande de lire. Il commence à lire et arrivé à la moitié, il concède : « D'accord, j'admets que j'avais tort. »

Vous pensez que Tiananmen est un mythe ?

Je pense que ce qui s'est passé à Tiananmen est en fait beaucoup plus intéressant que le « mythe » qu'on en a fait.

C'est une histoire que ni les médias occidentaux ni – fait intéressant et plutôt décisif – les médias chinois ne peuvent raconter. Et l'instinct primaire du PCC sur cette question est toujours le même : « nous allons apprendre à tout le monde, y compris à nos IA, à ne pas parler de Tiananmen ».

Or ce qui m'intéresse, c'est en fait la véritable histoire de ce qui s'est passé là-bas.

Vous semblez avoir votre propre théorie.

Cet article que je vous ai montré raconte environ 75 % de ce que je pense être la véritable histoire.

La véritable histoire de la violence à Tiananmen, c'est qu'elle concerne des étudiants qui sont en fait les jeunes élites du parti – et avec lesquelles celui-ci est donc particulièrement sensible. Nombre des pontes du PCC sont des parents de ces étudiants, qui sont la *crème de la crème* de la Chine. En d'autres termes, Tiananmen, c'est la *crème de la crème* qui se dresse contre le PCC. Et c'est cela, le vrai problème : c'est une crise qu'ils doivent gérer en douceur.

Mais ce qui les convainc qu'ils ne peuvent pas gérer la situation en douceur, c'est qu'une colonne de troupes, non pas à Tiananmen, mais à quelques kilomètres de là, est arrêtée par des ouvriers. Ces ouvriers sont organisés. Ils portent des chemises qui leur permettent de se reconnaître entre eux. Ils ont clairement des chefs et une chaîne de commandement. Ils savent comment fabriquer des cocktails Molotov – et n'hésitent pas à les utiliser. Ils attaquent la colonne de soldats. Beaucoup sont brûlés vifs. Les soldats ripostent. Et les dirigeants chinois s'accordent sur le fait qu'une telle alliance entre les étudiants de l'élite et les ouvriers est particulièrement dangereuse et qu'il faut y mettre fin. Mais lorsque les chars arrivent sur la place Tiananmen, les étudiants sont déjà partis. Il n'y a personne. La photo de l'homme qui se tient devant la colonnes de chars en bloquant leur avancée est l'exemple classique d'une photo trompeuse : les chars n'arrivent pas sur la place, ils la quittent.

Bref, ces étudiants, ces travailleurs en chemise à col Mao, je suis convaincu que c'est une opération du NEA^① – c'est-à-dire de la CIA sous un autre nom. C'est ce qui se faisait à l'époque. Personne d'autre n'aurait pu faire un coup pareil.

Le mensonge pour protéger un secret est une chose impossible à tenir.

CURTIS YARVIN

Mais cette thèse n'est étayée par rien.

Je distingue les preuves directes des preuves indirectes. En l'occurrence, je pense que nous sommes dans le cas d'un indice grave et concordant – un peu comme la fuite du laboratoire de Wuhan : je rappelle qu'il n'y a pas de chauve-souris à Wuhan.

Lorsque je vois des groupes de gens ordinaires se rassembler et s'organiser au XXe siècle, je me dis que ce n'est pas spontané. D'ailleurs, on n'a jamais vu de foules spontanées de ce genre se réunir en Chine au XXe siècle. Ces gens ont été organisés par une force extérieure. C'est ce qui se faisait à l'époque et c'est sans doute ce qui s'est passé à Tiananmen.

Au fond vous considérez que le XXe siècle n'est pas celui des sociétés qui agissent, mais celui des masses qui subissent passivement ?

Là n'est même pas la question en réalité.

Ce qui importe pour moi, c'est que même les dirigeants chinois d'aujourd'hui ne peuvent pas raconter cette histoire alors même qu'on pourrait penser qu'elle n'est pas si défavorable au PCC.

Le fait de repousser une tentative d'ingérence extérieure devrait les honorer. Ce n'est pas rien de savoir résister et d'être prêt à le faire avec la violence nécessaire à une opération coordonnée par la CIA... Mais voyez-vous, le PCC doit se dire qu'il y a déjà trop d'informations : ils préfèrent censurer et dissimuler sous des mensonges une réalité évidente. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas la confiance nécessaire pour dire toute la vérité, et rien que la vérité. Et c'est là que réside leur principale faiblesse.

Ne pensez-vous pas que, si tel était le cas, on se trouverait précisément face à un « mensonge noble », fonctionnel dans le système chinois ?

Le mensonge pour protéger un secret est une chose impossible à tenir. Quiconque a déjà eu la mauvaise expérience de mentir – même s'il s'agit d'un petit mensonge innocent – a fait les frais de s'exposer à la révélation... C'est pourquoi j'essaie de ne jamais mentir aux journalistes, à moins d'y être absolument obligé pour une raison stupide.

Mentir aux journalistes est la pire chose qui soit. Je ne le ferais que pour vraiment protéger une relation très importante. Quand on ment, la vérité peut s'infiltrer comme l'eau à travers une fissure dans le toit – et faire s'effondrer l'édifice.

Le fait que le PCC, dans ce cas précis – et je suppose dans bien d'autres cas – doive encore pratiquer une censure de type stalinien, marxiste, léniniste – c'est-à-dire totalitaire – est très parlant et pour moi significatif de leur faiblesse. Ils ne peuvent pas simplement ouvrir les fenêtres et laisser entrer la vérité, même quand ils devraient être capables de le faire, même quand la vérité soutient vraiment très bien leur histoire et est en fait très destructrice pour la gauche ou pour l'Occident.

Quel serait le noble mensonge de l'Amérique ?

Il y en a tellement.

Commençons par le principal.

Le principal ? « Tous les hommes sont créés égaux ».

C'est la clef de voûte de la Déclaration d'Indépendance, c'est ce qui postule qu'il y a des droits inaliénables de la personne humaine et qui fonde la démocratie en Amérique...

Oui, bien sûr – et c'est un mensonge.

Une proposition que je serais peut-être prêt à accepter serait de dire : « Je crois que tous les jumeaux homozygotes sont créés égaux. »

Et encore...

Et encore ?

Les choses que nous avons apprises sur l'ADN humain au cours des vingt dernières années sont absolument formidables. Personne n'est au courant – parce que tout le monde a peur de les partager. Nous avons peur de suivre la science parce qu'elle est en train de révéler l'inconséquence de toutes nos croyances.

Vous postulez que le progrès scientifique doit être désarticulé du progrès social et politique : mais quelle position épistémologique vous autorise à penser que cela serait nécessaire pour garantir l'avancement de la science ?

Je vais vous répondre d'une manière beaucoup plus concrète.

Au cours du dernier siècle, la puissance américaine a cru que nous pourrions transformer tout le monde en Américain. En France, l'Empire a cru pouvoir transformer tout le monde en Français.

Aujourd'hui on voit le résultat... On peut toujours faire le tour du monde, prendre les habitants de n'importe quel pays et en faire – je vais massacrer ce mot en français mais il n'a pas d'équivalent anglais – des « évolués^② ». On trouvera toujours un Senghor – mais transformer le Sénégal en France ? C'est totalement impossible.

Nous avons peur de suivre la science parce qu'elle est en train de révéler
l'inconséquence de toutes nos croyances.

CURTIS YARVIN

Faire venir le Sénégal en France et avoir toujours la France ? C'est également impossible.

Les Français ont longtemps et parfois violemment essayé : cela n'a tout simplement pas fonctionné.

Prendre conscience de cela est une énorme pilule rouge^③.

De plus en plus de personnes s'en rendent compte, c'est ce qui s'est passé en Amérique et qui se passera sans doute également en France.

Pourquoi ?

Parce que nous sommes en train de vivre une apocalypse. Comme le rappelle très justement Peter Thiel, « *apocalypsis* » en grec signifie « la révélation ».

De plus en plus de personnes prennent conscience qu'elles peuvent vraiment penser ce qu'elles ressentent ou que la science leur révèle. Que cette petite voix dans nos têtes et au sein des institutions traditionnelles qui nous disait « tu ne peux pas dire ça, tu ne dois pas penser ça » – ne pèse plus rien.

La vérité est beaucoup plus lourde que le mensonge... Cela devient particulièrement évident quand on regarde la politique étrangère.

L'idée straussienne du « noble mensonge » a été, selon certains, au cœur de la politique impériale américaine. Mais on a plutôt l'impression en vous écoutant et en vous lisant que ce n'est pas vraiment la déconstruction de la puissance qui vous anime...

Pour comprendre ma position il faut comprendre ce qui s'est produit avec le retrait d'Afghanistan.

Pour moi c'est un moment fondateur, car c'est de fait la première fois que Washington a perdu une guerre.

Et que s'était-il passé au Vietnam ?

Je sais qu'on dit que c'est le cas pour le Vietnam. Mais je pense que c'est une erreur de jugement historique. Les États-Unis n'ont pas perdu la guerre au Vietnam pour la simple raison que les forces les plus puissantes du pays à l'époque étaient en fait du côté de Hô Chi Minh. Les jeunes *cool*, Jane Fonda, la *New Left* et les soixante-huitards soutenaient tous le Viêt-Cong et ils ont naturellement triomphé. Le Vietnam est une guerre civile américaine qui se déroule en Asie : là-bas, c'est une guerre chaude ; ici, c'est une guerre froide, ou plus précisément, une « *cool war* ».

Or ce qui me frappe avec le retrait d'Afghanistan, c'est qu'aucune force occidentale n'a soutenu les Talibans. Il n'y a pas eu d'alliance de ce type. Les soixante-huitards ne sont pas secrètement alliés au mollah Omar. Ils ont une sympathie avec Yasser Arafat, voire même avec Oussama ben Laden – si vous lisez les discours de Ben Laden, ils sont remplis des mots de la gauche.

Mais les Talibans – ou Daech d'ailleurs – c'est une autre histoire. Ces forces sont véritablement indigènes, étrangères à la gauche américaine – et pourtant elles gagnent.

La vérité est beaucoup plus lourde que le mensonge... Cela devient particulièrement évident quand on regarde la politique étrangère.

CURTIS YARVIN

Elles gagnent du moins en partie parce que les États-Unis se retirent après avoir décidé d'intervenir...

Après vingt ans, oui. La fameuse opération « Liberté immuable » d'intervention en Afghanistan porte bien son nom... Elle a été immuable pendant vingt ans.

Le Pentagone adorait l'Afghanistan – et le Département d'État aussi.

Pour les militaires, c'était un théâtre d'opérations idéal pour s'entraîner. Un stand de tir à grande échelle. On pouvait aller en Afghanistan sans trop de risques, tirer à balles réelles avec de vraies armes et repartir avec des médailles pour faire carrière au Pentagone. Voir des gens se faire exploser à Kaboul était une dimension clef pour les dynamiques internes du Pentagone.

De même, construire des écoles, apprendre aux femmes à voter, à jouer de la guitare ou à se teindre les cheveux en rose était essentiel pour le fonctionnement de USAID : cela vous permettait de faire carrière au Département d'État.

En d'autres termes, l'oligarchie adorait l'Afghanistan.

Pourtant, c'est Biden qui met effectivement fin à la présence américaine.

Tout à fait. En l'occurrence, c'est moins l'administration Biden qu'une ultime fulgurance monarchique de l'*homme*.

C'est-à-dire ?

Lorsque Biden entre en fonction, il sait qu'il doit le faire. Mais il ne sait pas comment : la masse de l'État profond est contre lui.

Mais Biden, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, est un vrai homme.

Il se souvient du Vietnam. Il est très vieux. Il tombe en morceaux, il oublie tout. Dès 2021, il ne reste déjà presque plus rien de lui physiquement ni mentalement. Mais il trouve au fond de lui-même l'énergie monarchique qui lui permet d'exercer son autorité. Il passe outre le Département d'État et le Pentagone et décide d'agir – dans la continuité de la politique de Trump.

Vous vous souvenez des *Community Notes* ? Quand Schmitt et Kojève sont d'accord, quand Biden et Trump sont d'accord – cela doit tout simplement être le sens de l'histoire. En l'occurrence, Trump et Biden étaient d'accord –

contre l'oligarchie – pour dire que l'Afghanistan était un cirque auquel il fallait mettre fin.

Le retrait d'Afghanistan, c'était du pur Biden. C'était *personnellement* Joe Biden, exerçant son autorité monarchique dans un moment où les États-Unis avaient besoin d'une décision monarchique plébiscitée par le peuple.

Et vous pensez vraiment, en l'espèce, que c'était une décision positive de laisser revenir au pouvoir les Talibans ?

Un ami à moi est allé récemment en Afghanistan. Il s'appelle Lord Miles, c'est un aventurier britannique – une sorte « d'homme qui voulut être roi » à la Kipling. C'est un personnage haut en couleurs qui n'a rien d'un Lord : c'est un pur paysan qui parle avec un accent à couper au couteau de la classe moyenne inférieure *british*. Mais il aime dire qu'il est Lord... Bref, il me raconte que l'Afghanistan sous régime taliban est un pays très pauvre – car les Talibans ont mis fin à la production d'opium – mais où il n'y a plus de criminalité. Si vous êtes un criminel, si vous êtes un toxicomane à Kaboul, vous êtes très mal traité par les Talibans aujourd'hui.

On raconte que lorsque les Talibans reçoivent des dénonciations sur des agents étrangers essayant de négocier des pots-de-vin, ils s'en « occupent ».

Le retrait d'Afghanistan, c'était *personnellement* Joe Biden, exerçant son autorité monarchique dans un moment où les États-Unis avaient besoin d'une décision monarchique plébiscitée par le peuple.

CURTIS YARVIN

Au total, ils assurent pour leur pays une bien meilleure gouvernance que ne pourrait le faire USAID : ils ont un véritable gouvernement, ils ont un véritable pouvoir, ils sont complètement autonomes...

Vous oubliez, entre autres, la moitié de la population : les femmes.

Mais il faut savoir ce qu'on veut ! C'est ça la vraie décolonisation. La vraie décolonisation, ce n'est pas USAID.

Au fond, ce qui est arrivé avec l'Afghanistan est symptomatique de Washington : les fonctionnaires essayent d'imposer l'oligarchie dans des zones où la monarchie pourrait très bien réussir – et cela leur prouve qu'ils échouent lamentablement.

Pourriez-vous être plus concret ?

Prenez la guerre en Ukraine.

On verra bien si elle se termine avant la fin du printemps, mais je pense que ce sera le cas, car le retour de l'énergie monarchique à Washington va considérablement aider, à tous les niveaux.



« Vous vous souvenez des Community Notes ? Quand Schmitt et Kojève sont d'accord, quand Biden et Trump sont d'accord — cela doit tout simplement être le sens de l'histoire. En l'occurrence, Trump et Biden étaient d'accord — contre l'oligarchie — pour dire que l'Afghanistan était un cirque auquel il fallait mettre fin. » © Groupe d'études géopolitiques

Vous pensez depuis longtemps que les États-Unis devraient se désengager de l'Ukraine, pourquoi ?

Parce que c'est horrible, tout simplement. Heureusement, la nouvelle élite monarchique autour de Trump, devant les vidéos de drones qui pilonnent les tranchées, va réagir en se disant que c'est la chose la plus diabolique au monde.

Nos barbares vont alors se demander : pourquoi avons-nous fait cela ? Qui a-t-il permis que cela arrive ? Et ils se rendront à l'évidence : nous faisons cela parce que Victoria Nuland⁴ – et des milliers d'autres fonctionnaires avec elle – voulaient faire avancer leur carrière au Département d'État.

Le retour de l'énergie monarchique à Washington va considérablement aider, à tous les niveaux.

—
CURTIS YARVIN

En réalité, cette prétendue « rivalité avec la Russie », ce grand jeu, ne signifiait rien pour personne à part les gens qui ont essayé de le construire dans les esprits.

Se demander si la guerre en Ukraine a été bénéfique pour les Ukrainiens, c'est un peu comme se demander si la Seconde Guerre mondiale a été bénéfique pour les Juifs. Je ne pense pas...

Il n'y a vraiment rien de comparable...

Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des cas où la décision monarchique s'impose.

Littéralement, dans le cas de l'Ukraine, c'est ce qu'on observe avec la volonté de Trump d'arrêter la guerre. Une fois que vous sentez le pouvoir de faire les choses correctement, vous vous dites : « j'ai non seulement le droit, mais le *devoir* de le faire partout. J'ai le *devoir* de mettre fin à la guerre en Ukraine. J'ai le *devoir* de faire la paix avec Poutine. J'ai le *devoir* d'arrêter cette politique insensée qui consiste à défier Poutine en Europe centrale d'une manière qui n'a pas d'importance pour nous et qui en a pour lui, ce qui est insensé. »

Poutine est pour vous un modèle ?

Poutine est exactement ce que le Département d'État et USAID pensent qu'il est : un dictateur. C'est un kleptocrate, une sorte de voyou, de grande racaille. Son règne sur la Russie a été efficace à certains égards – mais très faible à d'autres. La Russie a d'ailleurs toujours été un État très faible et corrompu même si elle s'est améliorée sous son joug.

Au fond, c'est juste un dirigeant normal : il veut maintenir son régime en vie. Il veut continuer à être Poutine. Qui diable d'ailleurs pourrait le remplacer ? Personne ne le sait. J'ai demandé à des experts russes et ils n'en ont pas la moindre idée.

La stratégie américaine de politique étrangère consiste à battre le chien pour l'exciter jusqu'à ce qu'il morde – puis à le qualifier de chien enragé et à l'abattre. L'Amérique a frappé le chien russe pendant de nombreuses années. Les gens ont promis à Poutine, officieusement, qu'ils n'élargiraient pas l'OTAN, puis ils ont élargi l'OTAN. Comment Poutine pourrait-il faire autre chose à moins de se rendre ?

Je vois quant à moi beaucoup de similitudes avec le début de la Première Guerre mondiale. Le Foreign Office britannique avait donné des coups de pied au chien jusqu'à ce qu'il morde, puis il a mordu et ainsi de suite. L'engrenage est en fait assez simple.

Poutine est exactement ce que le Département d'État et USAID pensent qu'il est : un dictateur. C'est un kleptocrate, une sorte de voyou, de grande racaille.

CURTIS YARVIN

Quelle devrait être selon vous la position des États-Unis sur l'Europe ?

Voici une chose que j'aimerais lire dans le *Grand Continent*.

(Curtis Yarvin ressort son téléphone)

Ça s'appelle la doctrine Monroe.

Dans cette déclaration, lue par le président Monroe et écrite par un autre grand Américain, John Quincy Adams, mais qui a en fait été inspirée par le ministre britannique des Affaires étrangères, George Cannon, quelque chose m'a toujours frappé, que personne ne remarque...

Un autre mensonge ?

Peut-être bien ! Il y a en fait deux doctrines Monroe. La doctrine Monroe décrit une politique pour le continent américain, mais elle décrit aussi une politique pour le continent européen. Et la doctrine Monroe pour l'Europe est la suivante.

(*Il lit*)

« La politique que nous avons adoptée à l'égard de l'Europe, dès le début des guerres qui ont si longtemps agité cette partie du globe, est toujours restée la même, elle consiste à ne jamais nous interposer dans les affaires intérieures d'aucune des puissances de cette partie de la Terre ; à considérer le gouvernement *de facto* comme le gouvernement légitime à nos yeux ; à établir avec ce gouvernement des relations amicales, et à les conserver par une politique franche, ferme et courageuse, en admettant, en toute circonstance, les justes réclamations de toutes les puissances, mais en ne souffrant les injures d'aucune. »

C'était effectivement pour Monroe un préalable qui sert ensuite à dire que, réciproquement, les États européens ne doivent pas s'occuper du cône sud de l'Amérique — qui resterait la chasse gardée ou « l'arrière-cour » des États-Unis...

Mais c'est aussi une reformulation du droit des gens, le droit international classique, le droit westphalien – les principes de Vattel plutôt que les règles des Nations unies. Les règles des Nations unies sont ce que l'historien américain Harry Elmer Barnes a appelé « la guerre perpétuelle pour la paix perpétuelle » ⁽⁵⁾.

Or la doctrine Monroe dit le contraire. Elle est une sorte de doctrine Brejnev à l'américaine. Si vous imaginez que l'Amérique en revient à cette politique essentiellement classique envers l'Europe, l'Europe de l'Est, l'Europe de l'Ouest, n'importe où, et que vous dites : « Quel que soit le gouvernement au pouvoir, aussi légitime soit-il, si vous contrôlez Paris, vous êtes le gouvernement légitime *de facto* de la France, et nous vous achèterons du vin. » – alors cela me va.

C'est cela, l'axe structurant de la relation entre les États-Unis et la France : le vin ?

C'est une chose dont les Américains ont besoin et que vous avez... Nous pourrions faire du très bon vin en Californie mais nous n'y arrivons pas – sauf certaines bouteilles très chères. Le vin américain est terrible. Essayez un cabernet américain et vous vous étoufferez tellement c'est sucré. Nous

pourrions faire du vin aussi bon que le Bordeaux mais nous ne le faisons pas : c'est lié à la vinification – pas au raisin. Bref, nous avons besoin du vin français. C'est clair et c'est incontestable – en tout cas, en ce qui me concerne, j'en ai désespérément besoin.

Mais ce que vous dites c'est qu'au fond l'intérêt américain pour la France se limite à cela.

La doctrine des États-Unis vis-à-vis de la France pourrait au fond se résumer à : « peu importe qui vous gouverne tant que nous pouvons continuer à vous acheter du vin ».

Pour moi, c'est cela la doctrine Monroe et c'est de cela dont l'Amérique aurait besoin.

Faisons une hypothèse un peu absurde : si les chars de Poutine entraient dans Paris, cela ne perturberait pas les États-Unis ?

Si Poutine prend le contrôle de la France et déclare : « nous allons utiliser tous les raisins français pour faire de la vodka », cela affecterait les intérêts américains – et les miens. Dans ce cas-là, il faudrait réfléchir.

Mais si Poutine ne touchait pas au commerce du vin avec les États-Unis, nous n'aurions absolument rien à redire à ce que la France passe sous contrôle russe.

Au fond, J.D. Vance à Munich ne dit pas autre chose.

Si Poutine ne touchait pas au commerce du vin avec les États-Unis, nous n'aurions absolument rien à redire à ce que la France passe sous contrôle russe.

CURTIS YARVIN

En êtes-vous sûr ? Le vice-président américain n'a pas dit qu'il faudrait accepter un état de fait. En prenant explicitement position pour l'AfD dans une campagne électorale, en refusant de rencontrer le chancelier légitime pour un opposant marginal, il a montré que les États-Unis misaient sur un changement de régime...

Il prend clairement position en faveur de l'AfD en Allemagne, c'est vrai. Mais, pour moi, c'est un retour à la doctrine Monroe.

Il est intéressant que vous souteniez cela car, à vous écouter, tout se passe comme si Trump n'avait pas aussi déclaré qu'il voulait étendre le territoire des États-Unis. La dimension monarchique que vous décrivez est claire si on regarde les mesures prises par l'administration Trump à l'intérieur... Mais si l'on regarde les choses depuis l'extérieur — si l'on est à Kiev, à Nuuk ou même à Paris — l'image change : ce n'est plus celle d'une monarchie, mais d'un empire.

Oui, j'en conviens - et alors ?

Il y a une différence entre une monarchie qui se referme sur elle-même et laisse chacun vivre avec son régime et une puissance impériale qui s'étend et provoque des changements ?

La logique impériale dont vous parlez était le jouet de l'oligarchie. La monarchie ne parviendra jamais à s'intégrer à cette logique.

Et pourtant il y a un changement essentiel entre Trump I et Trump II, à savoir qu'aujourd'hui, il est entouré d'un groupe de personnes influentes qui considèrent l'espace et leur espace vital d'une manière extensive, absolument pas isolationniste, comme « un Lebensraum algorithmique ».

J'adore cette expression. Mais j'ai une autre théorie : je pense que c'est en fait tout l'inverse.

C'est-à-dire ?

Nous abandonnons l'empire : la politique que je décris est une sorte de doctrine Gorbatchev à l'américaine.

Vous dites cela en théorie, mais dans les faits : que faites-vous des ingérences évidentes des États-Unis en Europe ?

Lorsque Vance se prononce en faveur de l'AfD, il se prononce en fait contre tout l'ordre d'après-guerre. Il ne se prononce pas vraiment pour quoi que ce soit, il se prononce contre. C'est un rejet.

Je pense à un livre merveilleux, très hagiographique mais excellent, intitulé *The Atlantic Century* de Kenneth Weisbrode, sur la façon dont le Département d'État a créé l'Union européenne.

Au fond, ce que fait l'administration Trump aujourd'hui, c'est tenter de clore ce chapitre en disant à l'Europe et à la France que l'Amérique va revenir au système westphalien.

À Washington nous allons faire du Gorbatchev : nous allons abandonner l'empire.

C'est la position de Donald Trump — ou juste votre théorie ?

C'est ma position. Et j'espère que c'est celle du Président des États-Unis bien que je ne puisse pas évidemment en être sûr.

Je pense qu'il veut abandonner l'empire et laisser la France être la France — et surtout laisser celui ou celle qui est le plus fort en France gagner.

À Washington nous allons faire du Gorbatchev : nous allons abandonner l'empire.

CURTIS YARVIN

Encore une fois : soutenir explicitement l'AfD pendant une élection n'est pas vraiment le signe qu'on est face à une « doctrine Gorbatchev »...

Mais fondamentalement, Donald Trump n'a pas besoin de l'AfD, c'est cela la nouveauté.

Que l'Allemagne reste l'Allemagne, que la France reste la France — c'est la seule chose qui lui importe. Le fait est qu'une grande partie du prestige interne du régime américain est longtemps venue du fait qu'il a le monde de son côté. L'élite de la côte Est n'avait de cesse de répéter à tout-va qu'elle « pensait bien » puisqu'on pensait pareil en France, en Allemagne, etc. Cette époque est aujourd'hui révolue. C'est comme cela que j'interprète la politique étrangère de Trump.

Vu d'Europe, on aurait plutôt l'impression que les États-Unis veulent transformer l'OTAN en Pacte de Varsovie.

Le Pacte de Varsovie est en quelque sorte notre jumeau maléfique.

L'URSS disait à ses citoyens : « nous apportons la révolution au monde entier. » C'était le mot d'ordre : nous ne sommes pas un empire mais une grande famille socialiste. Or lorsque les Américains expliquent aux

Européens que l'Union européenne est aussi européenne que le Pacte de Varsovie était polonais, ils crient au changement de régime ! En réalité, je pense que le désintérêt américain pour l'Europe est la meilleure preuve que nous ne sommes pas dans cette configuration.

J'irais même plus loin que cela : si cela dépendait de moi, je fermerais toutes les ambassades en Europe. Trump a commencé à l'annoncer, mais il y en a encore une centaine qu'il faudrait dégager.

Mon père travaillait dans le système et je sais qu'il y a 100 ou 150 Américains à Paris dont le travail au quotidien est de briefer le gouvernement français. C'est assez clair lorsqu'on lit les fuites de Wikileaks. Je lisais moi-même ce genre de dépêches quand j'étais enfant. Ce n'est pas une alliance entre égaux.

Pour vous, les ambassades ne servent à rien ?

À rien du tout. Si les autorités américaines ont besoin de communiquer avec la France, pourquoi ne pas juste envoyer un mail ? S'il faut vraiment parler d'une situation compliquée, pourquoi ne pas utiliser Zoom ?

Toujours est-il que dans un ordre multipolaire entre une France indépendante et une Amérique indépendante, il n'y aurait pas beaucoup de questions à trancher de fait. Il n'y aurait même rien qui ne puisse être tranché autour d'un bon vieux Zoom.

Si cela dépendait de moi, je fermerais toutes les ambassades en Europe. Trump a commencé à l'annoncer, mais il y en a encore une centaine qu'il faudrait dégager.

|

CURTIS YARVIN

Arrêtons-nous un instant sur cela, car il y a une contradiction trop importante pour ne pas être relevée ici : dans toute l'Union européenne, une série de règles encadre l'usage des données personnelles sur Internet, en particulier sur les plateformes. Puisque cela cible directement le modèle économique d'une partie des dirigeants qui travaillent actuellement pour la nouvelle administration, cette réglementation est aujourd'hui fortement contestée. Si vous vous moquez des lois des Talibans, vous vous moquez moins des règlements européens...

Mon point consiste à dire : nous nous moquons de la façon dont vous vous gouvernez. Nous cessons d'en avoir quelque chose à faire de qui gouverne la France : vous pouvez élire un communiste, un fasciste, Alain Soral, Louis XX... nous nous en moquons complètement. L'essentiel, pour les États-Unis, est de pouvoir acheter du vin français.

Vous voulez restaurer la civilisation en Afrique ? « Mission civilisatrice », allez-y. Pas de problème. Quand vous dites ça en France, ça a un effet – souvenez-vous : quand les gens voient un cheval fort et un cheval faible, ils aiment le cheval fort. Le cheval fort, ce sont les Français qui, depuis 80 ans sont recrutés par Harvard et loués dans les pages du *New York Times*. Cette force disparaît. À la place, une autre force apparaît. J'ai été frappé par la lettre signée par un groupe de généraux il y a un an et demi contre le délitement français. C'était un signe avant-coureur d'un mouvement plus ample. Les gens sont en train de se rendre compte que rien ne les empêche d'agir.

Prenez Bukele, au Salvador.

Bukele arrive avec un message très simple. Il nous dit : « En faisant fi de tous les conseils du Département d'État, je vais mettre fin à la criminalité au Salvador. Je vais faire du Salvador le pays le plus sûr des Amériques. »

Et il y parvient.

Je suis allé au Salvador : j'avais mon ordinateur portable sous le bras, sans sac et je pouvais m'asseoir au café ou traverser la place principale de San Salvador sans aucune crainte. Si j'avais fait ça à São Paulo par exemple, je me serais très vite retrouvé sans Macbook.

Or comment le monde atlantique réagit-il à cela au Salvador ? Il y a cinquante ans, ils auraient financé trois mouvements terroristes communistes distincts. L'un d'eux aurait été financé par la Chine, l'un par l'URSS et l'un par les Américains. Tout aurait explosé. Le chaos total.

Ce qui a changé aujourd'hui, c'est que lorsque Bukele décide d'agir, *The Economist* et le FMI peuvent faire des petites « mises en garde », mais il n'y a rien d'insurmontable.

Bukele est une autre preuve que le monde est mûr pour la monarchie.

Et si le Salvador peut mettre fin aux vieux systèmes du XXe siècle – pourquoi la France et l'Allemagne ne le pourraient-elles pas ?

Bukele est une preuve que le monde est mûr pour la monarchie.

CURTIS YARVIN

Bukele serait au fond un agent de la « révélation » à la Peter Thiel ?

Exactement ! Ce qui compte avec Bukele ou avec le discours de Munich, c'est qu'ils marquent une rupture historique.

Le soutien à l'AfD n'a aucune importance, ce qui compte, c'est que Vance envoie un signal : il retire le soutien inconditionnel que les États-Unis donnaient aux sociaux-démocrates, aux démocrates-chrétiens... Bref, au courant dominant.

C'est comme tuer USAID. Tuer USAID n'est pas important en termes de politiques publiques. Le but est de montrer que toutes ces entités que les gens croyaient être indépendantes sont en fait des satellites, des marionnettes, des protectorats, etc. Les Américains le voient et se rendent compte qu'au lieu de penser que le monde entier est d'accord avec eux, nous devons faire les choses à notre façon. Quand on prend conscience que tout « l'empire » est en fait un tas de marionnettes financées par Washington, on perd tout ce prestige : on expose, enfin, le noble mensonge.

Or dire aux Américains qu'ils n'ont pas besoin de ce système est quelque chose de très puissant. Il y a une force libératoire comparable à la fin de l'Union soviétique – c'est pour cela que je parle de Gorbatchev.

Quand j'entends que Trump et Vance seraient en train de faire reculer l'histoire de 80 ans, je pense qu'on se trompe : ils cassent un ordre unipolaire qui est fondamentalement resté le même depuis Waterloo. Que le centre de gravité se trouve à Londres ou à Washington, il n'y a jamais eu de moment au XIXe siècle où Paris était l'égale de Londres après 1815. Ce changement historique est d'une amplitude difficilement imaginable – mais il est en train de se produire et nous en voyons les signes.

**On comprend que, pour vous, la consolidation du pouvoir,
l'autonomie politique est la question la plus importante.**

L'histoire est toujours l'histoire du pouvoir.



« Mon point consiste à dire : nous nous moquons de la façon dont vous vous gouvernez. Nous cessons d'en avoir quelque chose à faire de qui gouverne la France : vous pouvez élire un communiste, un fasciste, Alain Soral, Louis XX... nous nous en moquons complètement. L'essentiel, pour les États-Unis, est de pouvoir acheter du vin français. » © Groupe d'études géopolitiques

Mais il y a une contradiction assez forte dans ce que vous dites — et c'est la différence la plus frappante entre Bukele et Trump. Si Bukele peut faire ce qu'il fait — un peu de crypto, de la communication virale, au fond : de la politique à l'ancienne — c'est surtout parce que le Salvador n'a pas une infrastructure numérique et économique qui infuse le reste du monde. Il peut le faire sans que cela ait des conséquences hors de ses frontières. Pensez-vous vraiment que ce que vous dites pourrait s'appliquer si la Silicon Valley était au Salvador et si le Salvador avait une économie de la taille des États-Unis ?

À ce sujet, je vous donnerais le dernier mot. Vous avez raison d'identifier cette contradiction.

Elle est très importante parce que la logique du retour à la multipolarité renvoie à une question ouverte.

Peut-être connaissez-vous le dernier grand ouvrage de Carl Schmitt, *Le nomos de la Terre*.

À votre avis ?

Oui bien sûr, pardon... il faut que vous compreniez que j'ai surtout affaire à des Américains qui n'ont pour la plupart jamais lu un vrai livre de leur vie... Eh bien elle est là, la question : quel est le nouveau *nomos* de la Terre ? C'est une question qui est toujours sans réponse.

Ce désir de retour à la multipolarité ouvre une tension, que vous pointez, entre la volonté de souveraineté militaire – qui est extrêmement importante pour Schmitt et tous les schmittiens – et la tentation de l'hégémonie culturelle et numérique, dont la forme naturelle est celle de la mondialisation.

Je pense que cette contradiction sera la question déterminante du reste de la première moitié du XXI^e siècle.

Et dans cette contradiction, on trouve en réalité un problème ancien, apparu lors de l'émergence de la philosophie à Athènes au Ve siècle : l'opposition entre philosophes et sophistes, entre le *nomos* et la *physis*. D'un côté, celui qui pense que la loi est le propre de l'homme et qu'elle doit donc être défendue et construite ; de l'autre, celui qui croit que la loi est insuffisante et faible contre la force de la nature.

Oui. Cette question est absolument centrale pour les États-Unis car c'est elle qui configure la guerre de Sécession, le conflit entre le *nomos* et le *physis*. Le Nord est du côté de la *physis* et le Sud est du côté du *nomos*.

Connaissez-vous les travaux de mon ami Costin Alamariu ?

Pas sûr...

Pardon, il est plus connu sous le nom de *Bronze Age Pervert* ^⑥.

Sa thèse de doctorat est une autre lecture essentielle.

La naissance de la philosophie est très liée à ce genre de questions. Et ces mêmes questions soulèvent aussi le problème de la pérennité des élites : comment faire durer une élite ?

Comme je l'ai dit, le libertarianisme est l'une des raisons qui empêche la nouvelle élite de s'établir durablement : il offre une position de confort face à la dureté du monde. Il agit clairement comme un frein. En sortir, c'est sortir de la caverne de Platon – la fameuse métaphore de la pilule rouge que j'ai volée aux Wachowski.

Lorsque vous sortez de la caverne de Platon, vous vous retrouvez dans une caverne plus grande. Il y a plusieurs tunnels qui sortent de la caverne de Platon. Puis vous sortez dans le monde, vous découvrez l'histoire – et la lumière est si aveuglante que vous ne pouvez presque plus rien voir, c'est terrifiant. Vous êtes comme un poisson aveugle dans la caverne de Platon.

Vous vous dites simplement : « C'est trop énorme. C'est trop fou. Je n'ai même plus de mots. »

Vous semblez annoncer des temps inquiétants et bizarres...

De mon point de vue, très égoïstement, je ne peux que me réjouir de ce changement.

SOURCES

- ① Le National Endowment for Democracy est une ONG américaine fondée en 1983 sous Ronald Reagan dans le but de promouvoir et de renforcer la démocratie à travers le monde. Elle fonctionne quasi exclusivement avec des financements publics votés de manière bipartisane.¹
- ② Le substantif « évolué » était employé en français pendant la période coloniale pour qualifier un Africain ou un Asiatique qui, à travers l'éducation ou l'assimilation, avait adopté les valeurs, les comportements et le mode de vie européens.¹
- ③ S'inspirant de Matrix, Curtis Yarvin invitait dans un article intitulé « Contre la démocratie : dix pilules rouges » à prendre une « pilule rouge » en référence à celle qui, dans le film, permet de prendre conscience des illusions imposées par la Matrice aux êtres humains, et, dans le monde de Curtis Yarvin, permettrait de dissiper un certain nombre d'idées reçues sur les bienfaits de la démocratie. Cette utilisation métaphorique du film Matrix a été également reprise par Elon Musk en mai 2020.¹
- ④ Victoria Nuland a été secrétaire d'État assistante pour l'Europe et l'Eurasie sous Obama de 2013 à 2017, puis sous-secrétaire d'État pour les Affaires politiques sous Biden de 2021 à 2024.¹
- ⑤ Barnes est un historien américain graphomane, négationniste sur la Shoah et généralement révisionniste sur de nombreux sujets.¹
- ⑥ Bronze Age Pervert (BAP) est le pseudonyme de Costin Vlad Alamariu, un intellectuel roumano-américain né en 1980 à Bucarest. Titulaire d'un doctorat en science politique de Yale, il est connu pour ses écrits et interventions en ligne promouvant une vision réactionnaire et anti-égalitaire de la société.¹